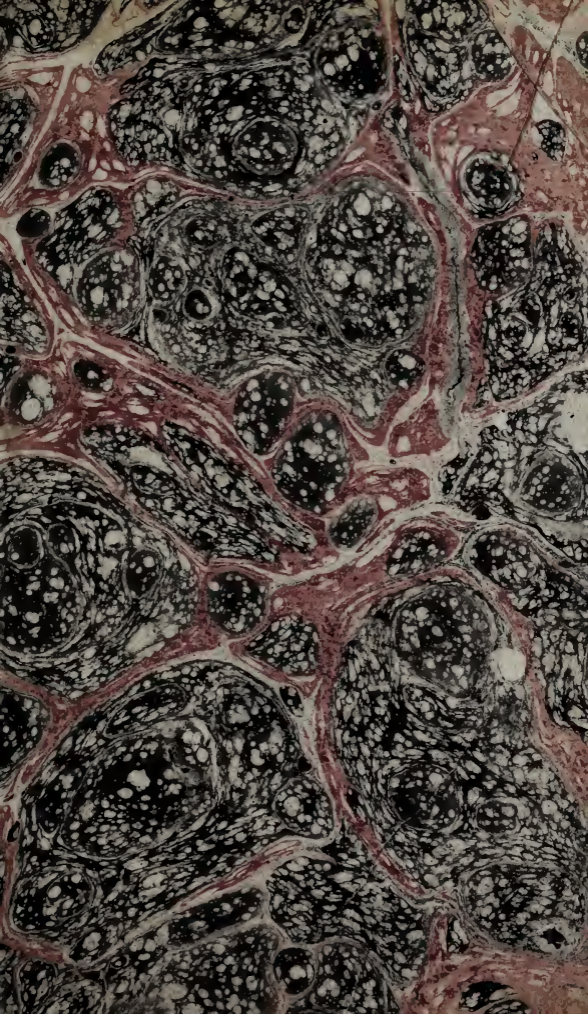






*Sir John Pringle Dalrymple.*

*Ulrich Middeldorf*





7088. N. 109



*Tranf. de l'original*

LES JARDINS.

POËME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CLASSICAL







Mais l'art subjugue tout le feux vainqueur de l'air,  
De Flore dans ces lieux entretient la couronne ,  
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.

*A. Monciani Del!*

*P.P. Choffard Sculp!*

LES  
JARDINS

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES,

POÈME.

PAR

M. L'ABBÉ DELILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

---

À LONDRES;

De l'Imprimerie de PH. LE BOUSSONNIER,  
*No. 5. Hollen Street, Soho Square.*

---

1801.

144  
27.10.1871

STAY WITH US IN THE CITY

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

1871

THE J. PAUL GETTY CENTER  
LIBRARY

# NOTES

## DU PREMIER CHANT

DU

### POÈME DES JARDINS.

---

PAGE 2, vers 10.

*DONT le charme autrefois avoit tenté Virgile.*

Le Lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-tems égaré loin du bord,  
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,  
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore.  
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore ;

Les roses m'ouvroient leurs calices brillans  
 Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs.  
 Du persil toujours verd, des pâles chicorées  
 Ma muse abreuveroit les tiges altérées  
 Je courberois le lierre et l'acanthé en berceaux,  
 Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très simple et très naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable. C'est à-la-fois le verger, le potager et le parterre. Mais c'est-là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poëte qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, de Lucullus, des Crassus, des Pompées et des Césars avoient remplis des richesses de l'Asie et des dépouilles de l'Univers.

PAGE 2, vers 21.

*Du simple Alcinoïs le luxe encor rustique  
 Décoroit un verger.*

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins, que la description que fait Homère de celui d'Alcinoïs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ord

et la symmétrie, dans la richesse du sol et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné : et tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

PAGE 2, vers 22.

*D'un art plus magnifique  
Babylone éleva des jardins dans les airs.*

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize siècles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre, à son entrée dans Babylone.

PAGE 2, vers 24.

*Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,  
Les vainqueurs dans des parcs ornés par la victoire,  
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.*

Il existe un monument très précieux du goût et de la forme des jardins romains, dans une lettre de Pline le jeune. On y voit qu'on y connoissoit déjà l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux ; que l'architecture et le luxe des édifices étoient un des principaux ornemens de leurs parcs ; mais que tous avoient un objet d'utilité : ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

## NOTES

PAGE 3, vers 6.

*Philippe m'encourage; et mon sujet m'appelle.*

PHILIPPE. Ce mot désigne MONSIEUR, Frère du Roi, alors Monseigneur le Comte d'Artois.

PAGE 4, vers 9.

*Belœil tout à-la-fois magnifique et champêtre.*

BELŒIL est un jardin magnifique de M. le Prince de Ligne.

PAGE 4, vers 11.

*Tel que ce frais bouton,  
Timide avant-coureur de la belle saison,  
L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle  
Fit le premier en France entrevoir le modèle.*

Le local de TIVOLI se refusoit aux grands effets pittoresques; mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

PAGE 4, vers 15.

*Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.*

MONTREUIL, près Versailles, appartient à Madame Elizabeth, sœur du Roi. Auprès de ce jardin, et sous



même nom, est celui de Madame la Comtesse Diane de Polignac, Dame d'Honneur de cette Princesse.

PAGE 4, vers 16.

*Maupertuis, le Desert, Rincy, Limours.*

MAUPERTUIS. Ce jardin, connu sous le nom de *l'Elysée*, appartient à M. le Marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons font un beau lieu, l'Elysée est digne de son aimable nom.

LE DESERT. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

RINCY. Ce beau jardin appartient à Monseigneur le Duc d'Orleans.

LIMOURS. Ce lieu naturellement sauvage, a été très embelli par Madame la Comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

PAGE 4. vers 20.

*Semblable à son auguste et jeune déité,*

*Trianon joint la grâce avec la majesté.*

LE PETIT TRIANON, jardin de la Reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

PAGE 4, vers 23.

*Et toi, d'un Prince aimable ô l'asyle fidelle!  
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.*

Il s'agit du joli jardin de BAGATELLE, qui a été composé avec beaucoup de goût pour Monseigneur le Comte d'Artois, et qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant, qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare. (\*)

PAGE 8, vers 3,

*Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux  
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux.*

Magnifique jardin appartenant à la Princesse Crastoryska également distinguée par son esprit, sa haute naissance et l'élévation de son âme. Ce jardin est près de Cracovie en Pologne.

---

(\*) Je n'ai pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être; et de ce nombre sont la Falaise, Morfontaine, Roissy, la Malmaison, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues et de sa situation.

PAGE 20, vers 26.

*Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.*

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs.

PAGE 22, vers 24.

*Pour chercher un ami qui me parle du cœur, &c.*

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'Auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup d'œil, est sans doute plus varié et d'un intérêt plus durable

PAGE 23, vers 3.

*Regardez dans Milton, &c.*

Plusieurs Anglois prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers; et quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déjà dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec

les charmes de la nature naissante, et l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit ni même imité Milton, qui a du décrire Eden plus longuement que moi.

---

# NOTES

D U

## SECOND CHANT.

---

PAGE 35, vers 1.

*IL est des tems affreux où des champs de leurs pères,  
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères.*

Mr. Thomas WELD Esquire, a fournit un établissement aux Religieux de la Trappe, sur ses terres à Lulworth près Wareham.

PAGE 50, vers 16.

*Je t'en prends à témoin jeune Potaveri.*

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de

courage, et connu si avantageusement, et comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien, est très connu et très intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappeloit sa patrie. *C'est O-Taïti*, disoit-il; et en regardant les autres arbres, *ce n'est pas O-Taïti*. Ainsi ces arbres et sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait si touchant et si nouveau pourroit fournir un épisode heureux.

PAGE 50, vers 18.

*Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.*

On a remarqué, dans tous les peuples où la société fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes de nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du sud, à Madagascar, &c. les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte. Elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce qu

nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption; elles ne méprisent point les règles de la décence; elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée: voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

PAGE 55, vers 6.

*Que votre art les promette, et que l'œil les espère  
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.*

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charmante de M. de Saint-Lambert; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

---

THE HISTORY OF

the reign of King Henry the Second  
and the reign of King Richard the First  
and the reign of King John  
and the reign of King Henry the Third  
and the reign of King Edward the First  
and the reign of King Edward the Second  
and the reign of King Edward the Third  
and the reign of King Richard the Second  
and the reign of King Henry the Fourth  
and the reign of King Henry the Fifth  
and the reign of King Henry the Sixth  
and the reign of King Edward the Fourth  
and the reign of King Richard the Third  
and the reign of King Henry the Seventh  
and the reign of King Henry the Eighth  
and the reign of King Edward the Sixth  
and the reign of King James the First  
and the reign of King James the Second  
and the reign of King William the Third  
and the reign of King George the First  
and the reign of King George the Second  
and the reign of King George the Third  
and the reign of King George the Fourth  
and the reign of King George the Fifth  
and the reign of King Edward the Seventh  
and the reign of King George the Sixth  
and the reign of Queen Elizabeth the Second

By James Mackintosh  
Esq.

London: Printed by J. Johnson, in Strand, 1791.  
In three Volumes.  
The first Volume is now ready.  
The second Volume is in the Press.  
The third Volume will be ready in a few Days.

Price 3s. 6d. per Volume.  
The whole in three Volumes 10s. 6d.  
Half bound in Paper 7s. 6d.  
Half bound in Leather 10s. 6d.  
The whole in three Volumes 10s. 6d.  
Half bound in Paper 7s. 6d.  
Half bound in Leather 10s. 6d.

Printed by J. Johnson, in Strand, 1791.  
In three Volumes.  
The first Volume is now ready.  
The second Volume is in the Press.  
The third Volume will be ready in a few Days.



# NOTES

DU

## TROISIEME CHANT.

---

PAGE 64, vers 27.

*JE sais que dans Harlem plus d'un triste amateur  
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.*

HARLEM est une ville de Hollande, où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

PAGE 66, vers 22.

*Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage.  
La nature se rit de ses rocs contrefaits,*

*D'un travail impuissant avortonons imparfaits.*

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses, que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie et de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui le fait voir d'avance coiffé de beaux arbres, et orné de ce que le tems seul peut lui donner de vraisemblance et de beauté.

PAGE 66, vers 26.

*Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,  
Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.*

Ce sont deux sites d'Angleterre, fameux par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whately, dont j'ai, ainsi que M. Morel dans son charmant traité des jardins, emprunté quelques traits, tel que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartient, les sensations que font naître ces aspects effrayans.

# NOTES

D U

## QUATRIEME CHANT.

---

PAGE 90, vers 13.

**I**MITEZ *Le Poussin. Aux fêtes bocagères*  
*Il nous peint les bergers et les jeunes bergères.*

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination de Poussin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poètes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère. Partout au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain. “ Hâtez-vous, dit-il ; “ qui sait si nous vivrons demain ? Nous mourrons ; il “ faudra quitter cette belle maison, cette femme char-

“ mante; et de tous ces arbres que vous cultivez, le seul cyprès suivra son maître, hélas ! trop peu durable. ”

C'est cette même philosophie, puisée dans les poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une douce mélancolie :

Muses, qui dans ce lieu champêtre  
Avec soin me fîtes nourrir,  
Beaux arbres qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'âme en sens contraire, font toujours une impression profonde; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou la vertu.

PAGE 91, vers 14.

*Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont se rendre  
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.*

Dans ces vers consacrés aux humbles sépultures des habitans de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetière de Gray.

PAGE 102, vers 21.

*Mais loin ces monumens dont la vieillesse feinte.  
Imite mal du tems l'inimitable empreinte.*

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué avant moi, que les vieux monumens réveilloient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de M. Whately: et d'ailleurs, elle est si naturelle; qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas aussi aisé de la bien rendre, surtout après M. de Chabanon; mais si je me suis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter, je repète que ses vers ont été faits avant les miens.

PAGE 106, vers 20.

*Toi, surtout, brave Cook, &c.*

Tout le monde connoît les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner notre jeune roi de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi dont il devenoit, pour ainsi dire, le sujet par ce genre nouveau de bien-  
aisance de protection.

FIN.

---

De l'Imprimerie de PH. LE BOUSSONNIER,  
*No. 5. Hollen Street, Soho.*

---

# PRÉFACE.

---

PLUSIEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les Jardins. L'Auteur de ce poëme leur a emprunté quelques préceptes, et même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux; car son poëme a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage trop attendu, et surtout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu, lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poëme d'ailleurs a un très grand inconvénient, celui d'être un poëme didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, et doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, et qui sont la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les Géorgiques de Virgile; et tous ceux qui connoissent la

Langue Latine, savent par cœur le quatrième livre l'Enéide.

Dans le premier de ces deux poëmes, le poëte peut regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-tems contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble désirer de se reposer sur des objets plus rians. Mais resserré dans les limites de son sujet, s'en est dédommagé par une esquisse rapide et charmante des jardins, et par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le Poëte Romain regrettoit de ne pouvoir faire le père Rapin l'a exécuté. Il a écrit dans la langue quelquefois dans le style de Virgile, un poëme en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès, dans un tems où on lisoit encore les vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance ; mais on y désireroit plus de précision, et des épisodes plus heureux.

Le plan de son poëme manque d'ailleurs d'intérêt et de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue et cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poëte : et cette marche méthodique, qui seroit un mérite dans un traité en prose, est un très grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, et qu'on lui présente des objets inattendus.



De plus, il a chanté les jardins du genre régulier, et la monotonie, attachée à la grande régularité, a passé du sujet dans le poëme. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessinés contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Partout elle regrette la beauté un peu désordonnée et la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins. Il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentimens, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres et les beautés de la nature, perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte; les autres sont ceux du philosophe, du peintre du poëte.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années; si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre grâce. L'art des jardins, qu'on pourroit appeler le luxe de l'agriculture, me paroît un des amusemens les plus convenables, je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence de ses occupations champêtres; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses, qui suit les grandes fortunes; enfin il a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville et à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique : il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs ; et la richesse retourne à sa véritable source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre soi, et cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux si ce poëme peut répandre encore davantage des goûts simples et purs ! car comme l'Auteur de ce poëme l'a dit ailleurs :

“ *Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu* ”

Tel étoit l'avertissement mis à la tête des premières éditions de cet ouvrage, l'Auteur a cru devoir y ajouter ce qui suit.

Quelques Littérateurs Anglois ont cru que j'avois pris l'idée, et plusieurs détails de ce poëme dans celui qu'a composé sur le même sujet Mr. Mason digne ami de Mr. Gray. C'est avec plaisir que je rends justice à quantité de beaux vers qui distinguent cet ouvrage ; mais je déclare que long-tems avant d'avoir lu le poëme de Mr. Mason j'avois composé le mien, et l'avois recité dans plusieurs séances publiques de l'Académie Françoise et du Collège Royal auxquels j'avois l'honneur d'appartenir.

Cette nouvelle édition a été retardée par des obstacles imprévus dont le détail est inutile. La foiblesse de mes yeux et de mes moyens m'ayant empêché de visiter,

me je me l'étois promis, les plus beaux jardins d'Angleterre, je n'en ai cité qu'un petit nombre, célèbres par leur beauté ou par les souvenirs qu'ils rappellent. Tels sont Blenheim, Stow et le jardin de Pope, si heureux d'appartenir à un homme plein de goût, qui, en conservant religieusement la demeure et les jardins de ce grand poëte, rend à sa mémoire l'hommage à la fois le plus simple et le plus honorable. Les premiers monumens d'un écrivain fameux sont sa maison qu'il a bâtie, les jardins qu'il a plantés, la bibliothèque qu'il a formée. C'est là, si l'on croyoit encore aux ombres, qu'il faudroit aller chercher la sienne.

Je ne dois pas oublier d'avertir que ce poëme ayant été publié en 1782, cette époque à laquelle se rapportent les morceaux les plus distingués de l'ouvrage, m'a imposé la loi de ne rien admettre qui lui fut postérieur, dans les éditions que j'y ai faites. Ainsi quand j'ai parlé des jardins d'Allemagne, tout ce que j'en ai dit a dû s'y rapporter. Je ne me suis permis que deux exceptions à cette loi d'époque, mais sans les blesser. Elles se trouvent dans l'épisode des Religieux de la Trappe, et dans quelques vers sur le charmant jardin de la Colline. Dans ces deux passages j'ai usé de ce privilège d'esprit prophétique qu'on attribuoit autrefois aux poëtes, et j'ai présenté les objets qu'ils rappellent, non comme venus, mais comme devant arriver; et par là l'unité d'époque se trouve conservée autant qu'elle pouvoit l'être.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter la réponse que j'ai faite dans la Préface de l'Homme des Champs, à Mr. de M. qui a regardé, comme peu intéressant, le sujet du Poëme des Jardins. Cette allégation est tellement importante que je ne dois pas perdre l'occasion de reproduire les réflexions qu'elle a occasionnées. Mr. de M. veut-il dire que ce genre de poésie ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie? je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux et le plus naturel et le plus vertueux de tous; cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme; ce doux et brillant emploi de la richesse des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, seroit sans intérêt! Milton, le Tasse, Homère, ne pensoient pas ainsi, lorsque, dans leurs poëmes immortels, ils épuisoient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux lorsqu'on les lit, retrouvent ou reveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait d'un vicillard qui cultive au bord du Galèse le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne

manque jamais son effet sur les bons esprits, et les âmes sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet et celui de la composition. C'est dans les poèmes du genre de celui que je donne au public, que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là, vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'âme. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés, et par les agrémens du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur. Mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre. Aussi les chefs-d'œuvres en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies : les Géorgiques et le poème de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du second genre ; et tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poèmes, et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire en nous conservant ces chefs-d'œuvres. Parmi les modernes nous ne connoissons guère que les deux poèmes des Saisons, anglois et françois, l'Art poétique de Boileau, et l'admi-

rable *Essai sur l'homme* de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre de poésie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-tems après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition. Il nous apprend que le sauvage lui-même change sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche et sa chasse. Quel rapport, bon Dieu ! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les rendre avec la palette de l'imagination ; les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches tantôt avec les nuances les plus fines ; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature phisique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un Dieu ; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée ! C'est ici le lieu de répondre, à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du Poëme des Jardins. Peut-être est-il permis, après quinze ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord, qu'il étoit impossible de présenter un plan parfaitement régulier, en traçant des jardins dont

l'irrégularité pittoresque et le sàvant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1°. les fleurs, 2°. les vergers, 3°. les eaux, 4°. les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble, où il a falu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'exite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art ; où il a falu exclure les alignemens, les distributions symétriques, les beautés compassées ; un autre plan étoit nécessaire. L'auteur a donc montré, dans le premier chant, l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers, de changer les paysages en tableaux ; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvéniens ; ce qui dans la nature se prête ou résiste à l'imitation ; enfin la distinction des différens genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins ; ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté des perspectives et des vues étrangères qui dépendent de l'artifice des plantations. Le troisième renferme des objets dont chacun

n'auroit pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie ; tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux.

Le quatrième chant, enfin, contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes ; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent ; enfin ce que les autres arts, et particulièrement l'agriculture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans que l'Auteur se le soit proposé, ce plan accusé de désordre se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poétique, si vanté pour sa régularité. En effet Boileau, dans son premier chant, traite des talens du poëte et des règles générales de la poésie ; dans le second et le troisième, des différens genres de poésie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, &c., en donnant, comme j'ai eut soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance ; enfin le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poëme le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme sensibles, pour en avoir imité différens morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donné à la destruction de l'ancien



parc de Versailles, auquel il a attaché des souvenirs de tout ce qu'offroit de plus touchant et de plus majestueux un siècle à jamais mémorable ; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poésie françoise, et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers. Elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne. Elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monumens d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils ; idée également neuve à l'époque où le Poëme des jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains.

Elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'Auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook. Elles en ont trouvé, enfin, dans l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant, au milieu des pompes de Paris, les beautés simples des lieux qui l'avoient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout-à-coup à ses yeux dans le jardin des plantes, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et, par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs il est deux espèces de sensibilité. L'une nous attendrit sur le malheur de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et

peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes. Voilà la seule sensibilité que veulent reconnoître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse. C'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à l'homme; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs; à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspiroit Virgile lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnoit tous les animaux, il nous attendrit presque également, et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

C'est elle encore qui l'inspire, lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grâce au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parcequ'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais a une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourroit pas écrire six lignes de ce genre.

Des personnes, d'ailleurs très estimables, ont fait à ce même reproche peut-être encore plus sérieux. C'est de n'avoir été écrit que pour les riches. Ainsi l'on s'est opposé contre cet ouvrage de l'intérêt qu'inspire la pauvreté, et on a prétendu que l'auteur avoit donné des préceptes inexécutables pour elle. S'il s'agit de la pauvreté absolue, elle a autre chose à faire que d'embellir des paysages. S'il s'agit de la médiocrité, je répondrai que j'ai vu des jardins charmans, du genre que je recommande, dont la dépense étoit très inférieure à celle qu'ont nécessitée des jardins beaucoup plus magnifiques et moins agréables. La plus grande partie de ces préceptes, ayant pour objet le plus heureux emploi des beautés de la nature, peut être exécutée avec les moyens les plus médiocres, lorsque la situation et les accidens du paysage favorisent le goût du propriétaire. D'ailleurs, comment peut-on reprocher qu'un poëte, pour qui la campagne a eu tant d'attraits, qu'elle a été l'objet de ses trois premiers ouvrages, ait dédaigné les hommes utiles à qui l'on doit ses richesses? Au reste il suffiroit pour toute réponse de citer ces vers du premier chant :

“ *Mais ce grand art exige un artiste qui pense,*

“ *Prodigue de génie et non pas de dépense.* ”

On m'a accusé aussi d'avoir exigé du décorateur des jardins l'imitation des grands effets de la nature, et particulièrement des montagnes, et l'on a oublié que j'ai dit en parlant des montagnes factices :

“ Une humble monticule  
 “ Veut être pittoresque, et n'est que ridicule. ”

A l'égard des rochers, on trouvera ma réponse dans ces vers :

“ Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,  
 “ La nature se rit de ces rocs contrefaits,  
 “ D'un travail impuissant avortons imparfaits. ”

S'il sagit de ce qu'on appelle des batimens ou des fabriques, le grand luxe des jardins d'aujourd'hui, on peut se rappeler les vers suivans :

“ Mais j'en permets l'usage, et j'en proscriis l'abus.  
 “ Bannissez des jardins tout cet amas confus  
 “ D'édifices divers prodigués par la mode,  
 “ Obélisque, rotonde, et kiosk et pagode;  
 “ Ces batimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,  
 “ Chaos d'architecture, et sans but et sans choix,  
 “ Dont la profusion stérilement féconde,  
 “ Enferme en un jardin les quatre parts du monde. ”

J'avois également proscriit une manie plus ridicule, celle des ruines factices, en disant :

“ Mais loin ces monumens, dont la ruine feinte  
 “ Imite mal du tems l'inimitable empreinte;  
 “ Tous ces temples anciens récemment contrefaits,  
 “ Ces débris d'un chateau qui n'exista jamais,  
 “ Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique  
 “ Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique;  
 “ Simulacre hideux, artifice grossier :

“ *Je crois voir cet enfant tristement grimacier,*  
 “ *Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,*  
 “ *Perd, sans paroître vieux, les grâces du jeune âge.* ”

Pour ce qui regarde les ruines véritables, on sait qu'il y a qu'à laisser faire au tems, qui les dessine et les perfectionne mieux que tous les efforts de l'art.

Enfin la manie dispendieuse des fleurs, et de la propriété exclusive des plus rares, ont trouvé une leçon dans ces vers :

“ *Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur,*  
 “ *Au fond d'un cabinet, s'enferme avec sa fleur,*  
 “ *Pour voir sa renoncule, avant l'aube s'éveille ;*  
 “ *D'une anémone unique adore la merveille,*  
 “ *Et d'un rival heureux enviant le secret,*  
 “ *Achète au poids de l'or les taches d'un œillet :*  
 “ *Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;*  
 “ *Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.* ”

Je pourrois donc appliquer à ces critiques qui ont prétendu être d'un avis différent du mien, en disant en prose ce que j'ai dit en vers, ce vers heureux de l'Épître des disputes :

“ *Soutenant contre vous ce que vous avez dit.* ”

Mais si j'ai dû proscrire les fantaisies couteuses et de mauvais goût, je n'ai pas dû exclure ce que la richesse peut ajouter à la décoration des jardins, pourvû qu'on l'emploie avec goût et avec sobriété. J'ai donc donné des préceptes pour les fortunes médiocres, comme pour les

grandes ; et j'ai laissé à tout le monde le droit de faire un jardin agréable, sans statue, sans fabrique, et sans tout ce luxe qui n'est point à la portée de la médiocrité, mais qui donne à l'opulence la facilité d'employer les artistes d'une manière utile pour eux, et honorable pour elle.

Enfin, vingt éditions de ce poëme, des traductions Allemandes, Polonoises, Italiennes, deux Angloises en vers, répondent plus que suffisamment aux critiques les plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites ; il a corrigé ces défauts dans cette édition, qu'il a augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressans, qui donneront un nouveau prix à cet ouvrage. C'est surtout pour annoncer cette édition avec quelque avantage, qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses que ce poëme a essuyées.

On a vu que dans la préface de l'Homme des champs j'avois déjà réfuté quelques unes de ces critiques ; qu'il me soit permis de répondre aux principales objections que l'on a faites sur cette nouvelle production.

On m'a reproché, comme une chose fort grave, de n'avoir pas annoncé dans les premiers vers le plan de cet ouvrage. On pourroit réfuter d'un mot cette critique, en observant que le législateur de la poésie françoise dans le plus régulier, et le plus justement célèbre des poëmes didactiques n'a présenté aucun plan. Cette autorité est tellement respectable que je n'en connois pas qu'on puisse

lui opposer : mais ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que des censeurs bien plus sévères encore ont prétendu que ce plan n'existoit pas, parce qu'il n'étoit pas annoncé. Je me crois donc obligé de rappeler ici que le poëme a pour objet 1°. l'art de se rendre heureux à la campagne, et de répandre le bonheur autour de soi par tous les moyens possibles. 2°. de cultiver la campagne de cette culture que j'ai appelée merveilleuse, et qui s'éleve au dessus de la routine ordinaire. 3°. de voir la campagne, et les phénomènes de la nature avec des yeux observateurs. 4°. enfin, de répandre et d'entretenir le goût de ses occupations, et de ses plaisirs champêtres en les peignant d'une manière intéressante. Ainsi le sage, l'agriculteur, le naturaliste, le paysagiste sont les quatre divisions de ce poëme. Cette seule exposition doit suffire à ceux qu'il n'est pas impossible de contenter.

On a prétendu que ces divisions ne tenoient pas essentiellement les unes aux autres ; si on a voulu dire que chacune pouvoit être traitée séparément, on a eu raison, sans rien prouver contre le plan de l'auteur. Virgile auroit pu faire un poëme sur les vignes, un autre sur les moissons, d'autres encore sur les vergers, et sur les abeilles, quoique ces objets puissent se séparer ; cela ne prouve point qu'il ait eu tort de les réunir dans ses Géorgiques.

C'est surtout du quatrième chant que l'on a dit qu'il étoit étranger à l'ouvrage ; mais quand on a intitulé un poëme l'Homme des champs, on a le droit d'y rassem-

ler tout ce que le titre peut admettre, et le poëte c.  
pêtre ne devoit pas y être oublié. Si j'avois omis  
dernière partie, n'entendez-vous pas les critiques s'é  
Quoi! vous parlez de l'art de se rendre heureux  
les champs, d'en perfectionner la culture, d'en obs  
les beautés et les richesses, et vous oubliez celui  
chanter! Vous oubliez les Virgiles, les Thomsons  
Gesners qui ont fait des peintures si intéressantes,  
délicieuses, que sans elles il sembleroit manquer que  
chose à la nature! C'est faire injure à la fois à la  
pagne et à la poésie.

Au lieu de multiplier ainsi ces sortes de critiques,  
je crois avoir prouvé l'injustice, sans être aigri contre  
auteurs, peut-être eût-il été plus équitable, et plus na  
de remarquer que tous les chants de ce poëme sont  
faitement distincts les uns des autres, et que le sujet  
est absolument neuf dans toutes les langues, et parti  
lièrement dans la nôtre.

Au reste, je ne suis pas étonné de la sévérité avec  
quelle cet ouvrage a été traité par une partie de la soc  
On sait que les derniers ouvrages d'un auteur sont  
jours l'objet de la critique; mais par une sorte de co  
pensation, les premiers obtiennent alors un degré d'est  
qu'on leur avoit refusé à leur première apparition.  
n'est point un effet de la justice, ni de la bienveillance  
c'est la malveillance au contraire qui des premiers ouv  
ges d'un écrivain fait les accusateurs des derniers



semble que dans l'empire des lettres, les premières productions naissent déshéritées, jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage leur ait rendu le droit d'ainesse. Lorsque la traduction des Géorgiques parut, elle fut accueillie par une foule de critiques. La publication du Poëme des Jardins rendit à cet ouvrage une estime qu'on ne lui accordoit pas pour la refuser au poëme qui le suivit. L'envie aime à trouver la dégénération et l'affoiblissement du talent, dans les nouveaux écrits d'un auteur qui a quelque célébrité. L'Homme des champs, à son tour, valut au poëme qui l'avoit précédé cette sorte d'indulgence malveillante. Lui-même a besoin d'être suivi d'un autre ouvrage condamné, par sa nouveauté, à réunir sur lui toute la sévérité des critiques.

On a souvent observé qu'un des grands malheurs de la littérature, et de ceux qui la cultivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur suite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent la même carrière. Malheur à ceux dont l'imagination peut descendre des objets les plus élevés aux tracas des petites passions, indignes d'un homme de lettres. Je crois voir ces mouches brillantes de toutes les couleurs de la lumière, qui après s'être jouées aux rayons du soleil, descendent dans la fange, et salissent elles-mêmes tout ce qu'elles touchent. L'abeille ne fait que de la cire et du miel, et ne se repose que sur des fleurs.

Au reste si l'on a pu diminuer le foible mérite d'ouvrages, on n'a pu me priver du plaisir extrême qu'on goûte en le composant. Mon imagination entoure tout ce que la nature a de plus doux, de plus brillant, de plus riche, s'est reposée avec délices sur les idées solantes qu'elle inspire. Voilà la jouissance que tout le monde m'envie, et la seule qu'on ne puisse m'ôter.

On pardonnera cette justification de l'Homme des Champs au souvenir des ressources, et des consolations que je lui ai dûes dans l'adversité. La plûpart des arts qui se montrent comme un luxe, et un amusement se présentent dans un jour de malheur avec moins de décence. La poésie est amusante dans les tems de prospérité, vertueuse dans les tems de dépravation, et consolante dans les tems de tyrannie. D'ailleurs à ces époques malheureuses, des distractions ordinaires ne suffisent point, il faut des occupations passionnées qui s'emparent fortement des facultés de l'esprit et de l'ame. La poésie a cet avantage, elle a encore celui de s'élever par les charmes de l'imagination au dessus des scènes de la vie ordinaire et du spectacle affligeant d'un siècle dépravé. Elle ouvre à son gré d'autres mondes, en choisit les habitans, et présente cette population imaginaire, ces meilleurs mondes, le bien, le malheur, et le crime; surtout elle mène ceux qui la cultivent dans la solitude, et la retire dans les asiles les plus sûrs contre la tyrannie. C'est là seulement qu'on peut retenir quelques restes de liberté.

On peut du moins espérer l'oubli. Le moyen n'a pas toujours réussi. A l'époque horrible dont je parle, l'obscurité et la solitude elle-même avoient leurs dangers. Mais mon existence dépose en leur faveur ; et c'est aux charmes inexprimables de la poésie que je dois le goût de la vie retirée à laquelle je suis tant redevable. Cet art qui autrefois avoit été mon amusement, il est devenu ma consolation et mon asile.

Je ne puis finir ces observations, sans remercier Mr. de La Harpe, qui, sans avoir aucune liaison avec moi, m'a débarrassé de la sévérité des critiques, par les réponses sages de goût, d'esprit et d'élégance qu'il a bien voulu faire. De nombreuses éditions sont venues à l'appui du jugement qu'il a porté de cet ouvrage ; et cette réponse est d'un genre à ne pouvoir être réfutée. Je dois les mêmes remerciemens à ceux qui dans des vers charmans ont témoigné tant d'indulgence pour mon ouvrage, et tant de bienveillance pour ma personne. C'est par le plus doux des sentimens, celui de la reconnoissance, qu'ils m'ont ramené, au moins en imagination dans ma patrie, dont j'ai profondément senti les malheurs, et qui m'a laissé un profond souvenir de ses délices et de ses bienfaits.



---

# LES JARDINS.

## POÈME.

---

### CHANT PREMIER.

**L**E doux printems revient, et ranime à la fois,  
Les oiseaux, les zéphirs, et les fleurs, et ma voix.  
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre ?  
Ah ! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,  
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,  
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour :  
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire :  
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire ;  
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :  
Flore a souri ; ma voix va chanter les Jardins.  
Je dirai comment l'art, embellit les ombrages,  
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages,  
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,  
Donne aux scènes la vie et la variété :

Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture  
Des chefs-d'œuvres de l'art vont parer la nature.

Toi donc, qui, mariant la grâce à la vigueur,  
Sais du chant didactique animer la langueur,  
O Muse ! si jadis, dans les vers de Lucrèce,  
Des austères leçons tu polis la rudesse ;  
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,  
Son rival a chanté le soc laborieux ;  
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,  
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.  
N'empruntons point ici d'ornement étranger ;  
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;  
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,  
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent et doux que célèbrent mes vers,  
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.  
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,  
D'un heureux coin de terre il soigna la parure ;  
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses loix  
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.  
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique  
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique  
Babylone éleva des jardins dans les airs.  
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,  
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,  
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.  
La Sagesse autrefois habitoit les jardins,  
Et d'un air plus riant instruisoit les humains :

Et quand les dieux offroient un Elisée aux sages,  
 Etoit-ce des palais ? c'étoit de verds bocages ;  
 C'étoit des prés fleuris, séjour des doux loisirs,  
 Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est tems, ma carrière nouvelle,  
 PHILIPPE m'encourage ; et mon sujet m'appelle.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,  
 Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.  
 Ce noble emploi demande un artiste qui pense,  
 Prodigue de génie, et non pas de dépense,  
 Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,  
 Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.  
 Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre  
 Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,  
 Les heures, les saisons variant tour à tour  
 Le cercle de l'année et le cercle du jour,  
 Et des prés émaillés les riches broderies,  
 Et des rians coteaux les vertes draperies,  
 Les arbres, les rochers, et les eaux et les fleurs,  
 Ce sont-là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.  
 La nature est à vous ; et votre main féconde  
 Dispose, pour créer, des élémens du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrain  
 Votre bêche imprudente ait entamé le sein,  
 Pour donner aux jardins une forme plus pure,  
 Observez, connoissez, imitez la nature.  
 N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,  
 Rencontré tout à coup ces aspects enchantés

Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie  
 Vous jette en une douce et longue rêverie ?  
 Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappans,  
 Et des champs apprenez l'art de parer les champs.

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore ;  
 Dans ces tableaux choisis, vous choisirez encore.  
 Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,  
 De héros en héros, d'âge en âge embelli.  
 Belcœil, tout à la fois magnifique et champêtre,  
 Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,  
 Nous plairont tour à tour. Tel que ce frais bouton,  
 Timide avant-coureur de la belle saison,  
 L'aimable Tivoli, d'une forme nouvelle  
 Fit le premier en France entrevoir le modèle.  
 Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.  
 Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,  
 Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !  
 L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.  
 Semblable à son auguste et jeune déité,  
 Trianon joint la grâce avec la majesté.  
 Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.

Et toi, d'un Prince aimable, ô l'asile fidèle !  
 Dont le nom trop modeste est indigne de toi,  
 Lieu charmant ! offre-lui tout ce que je lui doi,  
 Un fortuné loisir, une douce retraite.  
 Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,  
 C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,  
 Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,



Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe  
La violette croît auprès du lys superbe.  
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,  
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,  
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,  
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.  
Beau lieu! fais son bonheur: et moi si quelque jour,  
Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,  
De mon illustre appui j'y placerai l'image.  
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage:  
Pour elle je cultive et j'enlace en festons  
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons;  
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,  
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,  
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.  
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,  
Où se plaisent les arts, où la valeur repose,  
Pozdam, de la victoire héroïque séjour,  
Pozdam qui, pacifique et guerrier tour à tour,  
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde,  
Bellevue où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde,  
Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier  
A ses tresses de jonc des festons de laurier.  
Gosow fier de ses plants, Cassel de ses cascades,  
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?  
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois  
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Dans les champs des Césars la maîtresse du monde  
 Offre sous mille aspects sa ruine fécondé,  
 Partout entremêlés d'arbres pyramidaux,  
 Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,  
 Parlent de Rome antique, et la vue abusée  
 Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.

Libère avec orgueil dans leur luxe royal  
 Vante son Aranjuez, son vieil Escorial,  
 Toi surtout, Idelphonse, et tes fraîches délices.  
 Là, ne sont point ces eaux dont les sources factices,  
 Se fermant tout à coup par leur morne repos,  
 Attristent le bocage, et trompent les échos.  
 Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,  
 D'intarissables eaux en colonnes, en gerbes,  
 S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,  
 Et des monts paternels égalent les sommets ;  
 Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,  
 Défioit son aïeul, et retraçoit la France.

Le Batave à son tour par un art courageux  
 Sut changer en jardins son sol marécageux.  
 Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,  
 Des bocages couvrant une insipide plaine,  
 Sont leur seule parure, et notre œil attristé  
 Y regrette des monts la sauvage âpreté :  
 Mais ses riches canaux et leur rive féconde,  
 De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,  
 Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,  
 Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.

Des arbres résineux la robuste verdure,  
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,  
Du Russe presque seuls, parent le long hiver ;  
Mais l'art subjugue tout : le feu vainqueur de l'air,  
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,  
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.  
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars  
Sut, chez un peuple inculte, acclimater les arts.  
Heureux ! si des méchans l'absurde frénésie,  
Ne vient pas en poison changer leur ambroisie ;  
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,  
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur.

Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,  
Des contrastes frappans, et quelquefois grotesques.  
Ses temples, ses palais richement colorés,  
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.

Vous dirai-je quel luxe, aux rives Ottomanes,  
Charme, dans leurs jardins, les beautés Musulmanes ?  
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,  
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,  
Les Kiosks élégans, les fleurs toujours écloses,  
L'empire d'Orient est l'empire des roses.

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,  
Présente, aux yeux ravis, plus d'un riant séjour.  
Tel brille ce superbe et riche paysage  
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :  
Là, tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon,  
Et la belle Arcadie a mérité son nom.

## LES JARDINS,

Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,  
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,  
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux  
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux ?  
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes !  
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes,  
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,  
Le palais règne encor sur les champs d'alentour !  
Détours mystérieux, magnifiques allées,  
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées,  
Les aspects étrangers, et tes propres trésors,  
Tout enchante au dedans, tout invite au dehors,  
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,  
Où ce chêne, géant des bois qui l'environnent,  
Où ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,  
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,  
Se festonnant de nœuds, d'où sort un verd feuillage,  
Semble orné par le tems, et rajeuni par l'âge ?

Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,  
La Vistule, pour toi, roule ses vastes eaux ;  
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles,  
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.  
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,  
De voir, peints à la fois dans ses flots radieux  
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,  
Le soleil expirant et la lune naissante !  
Là, d'un chemin public, c'est l'aspect animé,  
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé

## CHANT I.

S'arrête, admire, et part, emportant ton image ;  
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,  
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers  
Me frappent tour à tour ; tes grottes, tes rochers  
Sont de vastes palais voutés par la nature ;  
D'autres, enfans de l'art, ont chacun leur parure.  
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts  
Jouissent du printems, et trompent les hivers ;  
D'un portique pompeux leur abri se décore,  
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.

Ailleurs, c'est un musée, asile studieux,  
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux ;  
Là, même après Mérope, Athalie et Zaire,  
Mes foibles vers, peut-être, obtiennent un sourire.

Rome, Athène, en ces lieux, quel art vous imita ?  
Je reconnois de loin le temple de Vesta.  
Voici la roche auguste où tonnoit la Sybille ;  
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile  
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avénir ;  
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir.  
Ses nombreux monumens enrichissent l'histoire,  
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire ;  
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,  
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell,  
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,  
Par qui montoit vers Dieu sa prière secrète.  
Ah ! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,  
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.

Au sortir de ce temple où revivent les ages,  
 Un autre va des lieux me montrer les images ;  
 Imagination, pouvoir que j'ai chanté,  
 Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté  
 Où des murs Byzantins, d'un temple où le Druide  
 Souilloit de sang humain son autel homicide,  
 D'un palais de l'Ecosse, et d'un fort de Paris,  
 S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.  
 Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,  
 Mêlé ici sa ruine aux ruines du monde ;  
 Un roc du Capitole y venge l'univers ;  
 Mais un temple est formé de ces débris divers ;  
 Il peint le monde entier, il orne le bocage ;  
 Et le tems destructeur méconnoît son ouvrage.

Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,  
 J'avance et je découvre un débris plus sacré ;  
 Venez ici, vous tous, dont l'âme recueillie  
 Vit des tristes plaisirs de la mélancolie.  
 Voyez ce mausolée où le bouleau pliant,  
 Lugubre imitateur du saule d'Orient,  
 Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,  
 Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.

Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,  
 Que ce lieu, pour toi-même, est un doux monument !  
 Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,  
 Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.  
 Ta fille, à ces beautés, prête un charme nouveau ;  
 Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,

Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.  
Là, vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres ;  
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun,  
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.

Et moi, peintre des champs, moi qui ferai, peut-être,  
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,  
Mon nom du moins, mon nom habite donc ces lieux !  
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux !  
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères  
Viennent donc quelquefois, de leurs danses légères,  
Animer la prairie où gît modestement,  
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument !  
Ah ! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre !  
Mes chants vous rendroient grâce, et pour un âme tendre,  
Quels sons harmonieux, quels accords ravissans,  
De la reconnoissance égalent les accens ?  
Entendez donc sa voix ; et que son doux langage  
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.

Enfin je viens à toi, florissante Albion,  
Au bel art des jardins instruite par Bacon ;  
De Pope, de Milton les chants le secondèrent ;  
A leurs voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent ;  
Le niveau fut brisé ; tout fut libre ; et tes mains  
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.  
Un goût plus pur orna, dessina les bocages ;  
Eh ! qui pourroit compter les parcs, les paysages,  
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours  
Ce fleuve impérieux, qui dans ses longs détours,

Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,  
 Marche vers l'Océan, en souverain des ondes ;  
 Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,  
 Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin.

Combien j'aime Parkplace, où content d'un bocage,  
 L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage ;  
 Leasowe de Shenstone autrefois le séjour,  
 Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour ;  
 Hagley, nous déployant son élégance agreste ;  
 Et Pain'shill si charmant dans sa beauté modeste ;  
 Et Bowton et Foxly que le bon goût planta,  
 Fier d'obéir lui-même aux loix qu'il nous dicta ;  
 Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,  
 Et malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres.

Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,  
 Chiswick plein des trésors de la ville et des champs ;  
 Soit que dans tes bosquets, j'admire la nature ;  
 Soit que ton élégante et noble architecture,  
 Dans ce beau pavillon, dont l'œil est amoureux,  
 Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux ;  
 Soit que dans ce sallon, où la toile respire,  
 La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire  
 D'innombrables beautés qu'efface un de ses traits.  
 Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais ;  
 Et quand son goût vous prête une grâce nouvelle,  
 Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.

J'ai dit les lieux charmans que l'art peut imiter ;  
 Mais il est des écueils que l'art doit éviter.



L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.  
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse.  
Avant tout, connoissez votre site; et du lieu  
Adorez le génie, et consultez le dieu.  
Ses loix impunément ne sont pas offensées.  
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées,  
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût  
Change, mêle, déplace, et dénature tout;  
Et par l'absurde choix des beautés qu'il allie,  
Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisir,  
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.  
C'est mieux que la nature; et cependant, c'est elle;  
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.  
Ainsi savoient choisir les Berghems, les Poussins.  
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvres divins:  
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,  
Que l'art reconnoissant le rende à la nature.

Maintenant, des terrains examinons le choix;  
Et quels lieux se plairont à recevoir vos loix.  
Il fut un tems funeste où tourmentant la terre,  
Aux sites les plus beaux, l'art déclaroit la guerre;  
Et, comblant les vallons et rasant les coteaux,  
D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.  
Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,  
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.  
Evitez ces excès. Vos soins infructueux  
Vainement combattoient un terrain montueux;

Et dans un sol égal, un humble monticule  
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

Désirez-vous un lieu propice à vos travaux ?  
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux  
J'aimerois ces hauteurs où sans orgueil domine,  
Sur un riche vallon, une belle colline.  
Là, le terrain est doux sans insipidité,  
Elevé sans roideur, sec sans aridité.  
Vous marchez : l'horison vous obéit. La terre  
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.  
Vos sites, vos plaisirs changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,  
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique  
Confie au froid papier le plan géométrique ;  
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,  
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain ;  
Devinez les moyens, pressentez les obstacles :  
C'est des difficultés que naissent les miracles.  
Le sol le plus ingrat connoitra la beauté.  
Est-il nud ? que des bois parent sa nudité :  
Couvert ? portez la hache en ses forêts profondes :  
Humide ? en lacs pompeux, en rivières fécondes  
Changez cette onde impure ; et par d'heureux travaux  
Corrigez à la fois l'air, la terre et les eaux :  
Aride enfin ? cherchez, sondez, fouillez encore ;  
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclorre.  
Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,  
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,

oudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,  
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.  
N'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.  
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles

Des corps inanimés et des êtres sensibles ?

Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,  
La muette éloquence et la secrète voix ?

Montrez-nous ces effets. Que du riant au sombre,  
Du noble au gracieux, les passages sans nombre  
L'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,

Finissez tous les tons, pour plaire à tous les goûts.

Qu'à que le peintre vienne enrichir sa palette ;

Qu'au l'inspiration y trouble le poëte ;

Qu'au le sage, du calme y goûte les douceurs ;

Qu'au le heureux, ses souvenirs ; le malheureux, ses pleurs.  
Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.

Gardez que, mal unis, ces effets différens

Ne forment qu'un chaos de traits incohérens ;

Les contradictions ne sont pas des contrastes.

D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.

N'allez pas resserrer dans des cadres étroits

Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.

On rit de ces jardins, absurde parodie

Des traits que jette en grand la nature hardie,

Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,

Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,  
 Variez les sujets, ou que leur aspect change.  
 Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,  
 Qu'ils offrent tour à tour vingt spectacles divers.  
 Que de l'effet qui suit, l'adroite incertitude  
 Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;  
 Qu'enfin les ornemens avec goût soient placés,  
 Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.

Surtout du mouvement : sans lui, sans sa magie,  
 L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;  
 Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au ha  
 Des grands peintres encor faut-il attester l'art ?  
 Voyez-les prodiguer, de leur pinceau fertile,  
 De mobiles objets sur la toile immobile,  
 L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,  
 Les globes de fumée, exalés des hameaux,  
 Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur da  
 Saisissez leur secret, plantez en abondance  
 Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvans,  
 Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;  
 Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,  
 Et défendez au fer d'outrager la nature.  
 Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux ;  
 Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameau  
 Des rameaux au feuillage augmentant leur souplesse  
 Des ondulations leur donna la mollesse.  
 Mais les ciseaux cruels. . . Prévenez ce forfait,  
 Nymphes des bois, courez. Que dis-je ? c'en est fait

l'acier a retranché leur cime verdoyante ;  
je n'entends plus au loin, sur leur tête ondoyante,  
le rapide Aquilon légèrement courir,  
s'émouvoir dans leurs rameaux, s'éloigner et mourir.  
Les rochers, monotones, morts, du fer qui les mutile,  
semblent avoir pris la roideur immobile.  
Vous donc, dans vos tableaux, amis du mouvement,  
vos arbres laissez leur doux balancement.  
Qu'en mobiles objets la perspective abonde :  
faites courir, tomber et rejaillir cette onde.  
Vous voyez ces vallons, et ces coteaux déserts ;  
les différens troupeaux dans les sites divers  
envoyez, répandez les peuplades nombreuses.  
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,  
je vois la chèvre pendre ; ici, de mille agneaux  
l'écho porte les cris de coteaux en coteaux.  
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,  
couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine ;  
quand il se lève, fier, inquiet, ardent,  
cet animal guerrier qu'enfanta le trident,  
s'éploie, en se jouant, dans un gras pâturage  
de sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.  
C'est que j'aime et sa souplesse et son port animé ;  
qu'il soit que dans le courant du fleuve accoutumé  
en frissonnant il plonge, et luttant contre l'onde,  
à l'atteinte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;  
qu'il soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;  
qu'il soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,

Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,  
 Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes :  
 Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

Ainsi de la nature épuisant le trésor,  
 Le terrain, les aspects, les eaux, et les ombrages  
 Donnent le mouvement, la vie aux paysages.

Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté ?  
 Joignez au mouvement un air de liberté.  
 Et laissant des jardins la limite indécise,  
 Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.  
 Où l'œil n'espère plus le charme disparaît.  
 Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :  
 Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite.  
 Au delà de ces murs, importune limite,  
 On imagine encor de plus aimables lieux,  
 Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.  
 Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres  
 Transformoient en champ clos leurs asiles champêtres,  
 Chacun dans son donjon, de murs environné,  
 Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.  
 Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte  
 Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte ?  
 A ces murs qui gênoient, attristoient les regards,  
 Le goût préféreroit ces verdoyans remparts,  
 Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante  
 Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.  
 Mais les jardins bornés m'importunent encor.  
 Loïn de ce cercle étroit, prenons enfin l'essor

Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,  
 Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.  
 Les jardins appelloient les champs dans leur séjour ;  
 Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue  
 D'un vaste paysage embrasse l'étendue,  
 La nature au génie a dit : " Ecoute-moi.

' Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.  
 ' Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,  
 ' Mes travaux imparfaits implorent ton adresse."

Elle dit. Il s'élançe, il va de tous côtés

Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés ;

Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,

Il retouche, en passant, le tableau qui varie.

Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,

Eclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.

Il ne compose pas ; il corrige, il épure,

Il achève les traits qu'ébaucha la nature.

Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;

La forêt égayée adoucit son horreur ;

Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course ;

Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.

Il veut ; et des sentiers courent de toutes parts

Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,

Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,

Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.

Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard

Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,  
 Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.  
 Avec bien moins de frais qu'un art minutieux  
 N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,  
 Vous allez embellir un paysage immense.

Tombez devant cet art, fausse magnificence,  
 Et qu'un jour, transformée en un nouvel Eden ;  
 La France à nos regards offre un vaste jardin ;

Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre  
 L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.  
 Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,  
 Deux genres, dès long-tems ambitieux rivaux,  
 Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente  
 D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,  
 Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient  
 D'une pompe étrangère embellit leurs appas,  
 Donne aux arbres des loix, aux ondes des entraves,  
 Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves :  
 Son air est moins riant et plus majestueux ;  
 L'autre, de la nature amant respectueux,  
 L'orne, sans la farder, traite avec indulgence  
 Ses caprices charmans, sa noble négligence,  
 Sa marche irrégulière, et fait naître avec art  
 Les beautés, du désordre, et même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits ; n'excluons l'un ni l'autre.  
 Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.  
 L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,  
 Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.



Des rois sont condamnés à la magnificence ;  
 On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;  
 On y veut admirer, enivrer ses regards  
 Des prodiges du luxe, et du faste des arts.  
 L'art peut donc subjuguier la nature rebelle ;  
 Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.  
 Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur  
 Qui doit obtenir grâce, à force de grandeur.

Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,  
 Insipides réduits, dont l'insipide maître,  
 Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,  
 Ses petits salons verts, bien tondus, bien soignés ;  
 Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,  
 Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère ;  
 Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,  
 Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,  
 Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,  
 Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.  
 Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;  
 Je préfère un champ brut à son triste jardin.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,  
 Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,  
 A ce pompeux Versailles, à ce riant Marli,  
 Que Louis, la nature, et l'art ont embellé.  
 C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide ;  
 Là tout est enchanté ; c'est le palais d'Armide ;  
 C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros  
 Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,

Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,  
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.

Voyez-vous et les eaux, et la terre et les bois,

Subjugués à leur tour, obéir à ses loix ;

A ces douze palais d'élégante structure.

Ces arbres marier leur verte architecture,

Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,

En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,

Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,

Là, s'épancher en nappe, ici, monter en gerbes,

Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,

Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur ?

Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,

Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres ;

Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu ;

Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu

Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,

Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.

J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées

Roulent pompeusement, avec soin cadencées :

Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur

Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Du marbre, de l'airain qu'un vain luxe prodigue,

Des ornemens de l'art, l'œil bientôt se fatigue ;

Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,

Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.

Aimez donc des jardins la beauté naturelle ;  
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.  
Regardez dans Milton, quand ses puissantes mains  
Préparent un asile au premier des humains,  
Le voyez-vous tracer des routes régulières,  
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières ?  
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens  
L'enfance de la terre et son premier printems ?  
Sans contrainte, sans art, de ces douces prémices  
La nature épuisa les plus pures délices.  
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,  
Les ondes à leur choix errantes mollement,  
Des sentiers sinueux les routes indécises,  
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,  
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,  
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir  
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,  
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,  
Charme de l'odorat, du goût et des regards,  
Elégamment groupés, négligemment épars,  
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue  
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue ;  
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,  
Venoient, d'un doux obstacle, embarrasser leurs pas ;  
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,  
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.  
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,  
Entrelaçant en voute, en alcove, en berceaux

Leurs bras voluptueux et leur tiges fleuries ;

C'est là que les yeux pleins de tendres rêveries,  
Ève à son jeune époux abandonna sa main,  
Et rougit comme l'aube, aux portes du matin.

Tout les félicitoit dans toute la nature,  
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.  
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;  
Zéphir aux antres verts redisoit leurs soupirs ;  
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée  
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !  
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,  
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,  
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie !

Ah ! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs  
N'étoient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,  
D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance ?  
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.  
Le sage à son jardin destine ses vieux ans ;  
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs ;  
Le poëte recherche un bosquet solitaire ;  
A son triste bureau, le marchand sédentaire,  
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,  
D'avance se promet un champêtre manoir,  
Rêve ses boulingrins, son verger, son bocage,  
Et d'un verger futur se peint déjà l'image ;  
Que dis-je ! au doux repos, invitant de grands cœurs,  
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.

Là, le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,  
 Las de l'ensanglanter, fertilise la terre ;  
 Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux,  
 Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux ;  
 Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone,  
 Palès ceint en riant les lauriers de Belloue ;  
 Et l'airain désormais fatal aux daims légers,  
 A rendu les échos aux chansons des bergers.

Tel est Blenheim, Blenheim la gloire de ses maîtres  
 Plein des pompes de Mars, et des pompes champêtres.  
 Envain ce nom fameux atteste nos revers,  
 Monument d'un grand homme il a droit à mes vers.  
 Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,  
 Partout l'œil est charmé de leurs brillans prestiges,  
 Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,  
 Qui doit frapper le plus, du peuple, ou du héros.  
 Si j'y viens des vieux tems retrouver la mémoire,  
 Je songe ô Rosamonde, à ta touchante histoire ;  
 De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom !  
 Envain de la beauté le ciel t'avoit fait don,  
 Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune age,  
 Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.  
 Dans ce nouveau dédale où te cacha Merlin,  
 Ta rivale, en fureur, pénètre, un fil en main,  
 Et livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,  
 Ce qui servit l'amour, fait triompher la haine.

Ah ! malheureux objet, et de haine et d'amour,  
 Tu n'es plus ; mais ton ombre habite ce séjour ;

Chacun vient t'y chercher, de tous les coins du monde ;  
 Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde ;  
 Ton nom remplit encor le bosquet enchanté ;  
 Et pour comble de gloire, Adisson ta chanté.

Mais ces tendres amours et ce récit antique,  
 Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique  
 Qui gravé sur l'airain, par un don glorieux,  
 Acquitta de Malbrough les faits victorieux !

Je ne décrirai point ce palais qui présente  
 La solide beauté de sa masse imposante,  
 Et promet de porter aux siècles à venir,  
 D'un bienfait immortel, l'immortel souvenir ;  
 Ni ces riches tapis où combattent entre elles,  
 La palme de Blenheim, et la palme d'Arbelles ;  
 Ni du triomphateur le bronze colossal,  
 Du prodige de Rhode audacieux rival ;  
 Ni ce pont, monument de tendresse et de gloire,  
 Que l'hyménée en deuil, offrit à la victoire ;  
 Ce pont, digne de Rome, et tel que dans son sein  
 Aurcit pu s'épancher l'urne immense du Rhin.

Ah ! dans cette héroïque et riante retraite,  
 O champs ! d'autres beautés frappent votre poète,  
 Assez long-tems de l'art les fastueux apprêts,  
 Et le bronze immobile, et les marbres muets,  
 De tant d'autres vainqueurs furent le prix vulgaire ;  
 Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.  
 Par un don plus nouveau, mais non moins solennel,  
 Grand comme ses desseins, et comme eux éternel,

La nature elle-même, avec magnificence,  
 Consacre le bienfait et la reconnaissance :  
 Dans un jardin superbe, à fêter un héros  
 Elle-même elle invite, et la terre et les flots ;  
 Pour chanter ses exploits, les bois ont leurs Orphées,  
 Leur ombrage est son dais, leurs festons ses trophées.  
 Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons,  
 De leurs fruits, tous les ans, son char reçoit les dons :  
 Tous les ans, de leurs fleurs les brillantes prémices  
 Reviennent de son front parer les cicatrices.  
 L'été conte à l'été, le printems au printems,  
 Sa journée immortelle et ses faits éclatans :  
 La veillée en redit l'histoire triomphante :  
 Le hameau les apprend, la bergère les chante,  
 Point de terme au bienfait, un peuple généreux  
 Paiera le sang du père à ses derniers neveux ;  
 Et sur eux étendant sa longue bienfaisance,  
 Comme le ciel punit, Albion récompense.

Ah ! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau  
 Par un chant de famille honorer son tombeau.  
 Malbrough ! Spencer ! l'honneur du moderne Elisée !  
 Malbrough en est l'Achile, et Spencer le Musée.  
 Mais dans la douce paix des bois élysiens  
 Malbrough, heureux Blenheim, regrette encor les tiens ;  
 Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande âme !  
 Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire enflâme,  
 Vous serez dignes d'eux, vous serez les Spencers  
 Qui chérissent les arts, et commandent aux mers ;

Bienfaitrice sévère, Albion vous contemple,  
 Salaire des vertus, Blenheim en doit l'exemple ;  
 Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,  
 Le temple de la gloire en devient le tombeau.  
 Mais que dis-je ? aux talens, au vieil honneur fidèle,  
 Blenheim au monde encor en offre le modèle ;  
 L'immortelle Uranie en habite les tours ;  
 Là, de plus d'une étoile, Herschel traça le cours ;  
 Herschel qui de Newton aggrandit l'héritage,  
 Un jour, peut-être un jour, par un nouvel hommage,  
 Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieux,  
 Herschel lui marquera son chemin radieux ;  
 Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,  
 Ses feux à vos vaisseaux montreront les deux mondes :  
 Mais quels lieux verront-ils ? quel climat reculé,  
 Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,  
 Et ne se mêle pas sur ces plages lointaines,  
 Aux grands noms des Condés, aux grands noms des Turennes ?  
 A ces noms mon cœur bat, des pleurs mouillent mes yeux ;  
 O France ! ô doux pays ! berceau de nos ayeux,  
 Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse  
 Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,  
 Que de te voir jamais, je perde le bonheur,  
 Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans honneur !  
 Adieu Blenheim : Chambord à son tour me rappelle,  
 Chambord, qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,  
 Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,  
 Par qui Blenheim, peut-être, envia Fontenoi.



Là, ne s'élèvent point des tours si magnifiques,  
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques ;  
Mais sa gloire l'y suit ; mais à de feints combats,  
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats ;  
Tels au bord du Léthé les héros du vieil âge,  
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image,  
Et dans ces lieux de paix trouvant les champs de Mars,  
Dardent encor la lance, et font voler des chars.

FIN DU PREMIER CHANT.



---

# LES JARDINS.

## POÈME.

---

### CHANT SECOND.

O H ! si j'avois ce luth dont le charme autrefois  
Entraînoit sur l'Hémus les rochers et les bois,  
Je le ferois parler ; et sur les paysages  
Les arbres tout à coup déploïeroient leurs ombrages.  
Le chêne, le tilleul, le cèdre et l'orangèr  
En cadence viendroient dans mes champs se ranger.  
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles ;  
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles ;  
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,  
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.

Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse  
Prête aux arbres divers la grâce ou la richesse.

Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,  
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement.

Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de force  
 Là, s'étendent ses bras pompeusement informes ;  
 Sa tige ailleurs s'élastic avec légèreté ;  
 Ici, j'aime sa grâce, et là, sa majesté.

Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête  
 Roidit son tronc noueux et sa robuste tête ;  
 Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,  
 Véritable Protée entre les végétaux,  
 Il change incessamment, pour orner la nature,  
 Sa taille, sa couleur, ses fruits et sa verdure.

Ces effets variés sont les trésors de l'art,  
 Que le goût lui défend d'employer au hasard.  
 Des divers plants encor la forme et l'étendue,  
 Sous des aspects divers viennent charmer la vue.  
 Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,  
 Epanche une ombre immense ; et tantôt moins nombre  
 Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage ;  
 Plus loin, distribués dans un frais paysage,  
 Des groupes élégans frappent l'œil enchanté :  
 Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,  
 Un arbre seul se montre, et seul orna la terre.  
 Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,  
 Une nombreuse armée étale à nos regards  
 Des bataillons épais, des pelotons épars ;  
 Et là, fier de sa force et de sa renommée,  
 Un héros seul avance, et vaut seul une armée.  
 Tous ces plants différens suivent diverses loix.

Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois

Des arbres isolés dédaignoit la parure :  
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.  
Par un caprice heureux, par de savans hasards,  
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.  
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance ;  
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance,  
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux  
Se cache dans la foule et disparoisse aux yeux.  
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,  
Patriarche des bois, lève un front vénérable,  
Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,  
S'écarte avec respect, et compose sa cour ;  
Ainsi, l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.  
Avec bien plus de choix et plus de goût encore,  
Les groupes offriront mille tableaux heureux.  
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux  
Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères :  
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.  
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,  
Rapprocher, et tantôt repousser les lointains,  
Séparer, réunir, et sur les paysages  
Etendre, ou replier le rideau des ombrages.  
Vos groupes sont formés : il est tems que ma voix  
A connoître un peu d'art accoutume les bois.  
Bois augustes, salut ! Vos voûtes poétiques  
N'entendent plus le Barde et ses affreux cantiques ;  
Un délire plus doux habite vos déserts ;  
Et vos antres encor nous instruisent en vers.

Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !  
 Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses  
 Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;  
 C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre  
 Ici des troncs pressés rembruniront leur ombre :

Là, de quelques rayons égayant ce séjour,  
 Formez un doux combat de la nuit et du jour.  
 Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,  
 Quelques arbres épars joueront dans les clairières,  
 Et flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,  
 Paroîtront à la fois se fuir et se chercher.

Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère :

Mais n'en détruisez pas le grave caractère.

De détails trop fréquens, d'objets minutieux,

N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.

Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse

Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.

Montrez ces troncs brisés ; je veux de noirs torrens

Dans les creux des ravins suivre les flots errans.

Du tems, des eaux, de l'air n'effacez point la trace,

De ces rochers pendans respectez la menace,

Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté

Tout respire une mâle et sauvage beauté.

Mais tel est des humains l'instinct involontaire,

Le désert les effraye. En ce bois solitaire

Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,

L'asile du travail ou celui du malheur,

Il est des tems affreux où des champs de leurs pères,  
Des proscrits sont jettés aux terres étrangères :  
Ah ! plaignez leur destin, mais félicitez-vous ;  
De vos riches tableaux, le tableau le plus doux,  
A ces infortunés vous le devrez peut-être.  
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre  
Un coin leur soit gardé ; donnez à leurs débris,  
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris ;  
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes,  
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,  
Et leur touchant aspect consacra ces lieux.

Mais surtout si l'exil, de leur cloître pieux  
A banni ces reclus qui sous des loix austères,  
Déroberent aux humains leurs tourmens volontaires,  
Ces enfans de Bruno, ces enfans de Rancé  
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,  
Entre le repentir et la douce espérance,  
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,  
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,  
Paisible colonie, ils habitent vos bois.  
A peine on aura su le sort qui les exile,  
Vos soins hospitaliers et leur modeste asile,  
Des hameaux d'alentour, femmes, enfans, vieillards,  
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts :  
La richesse y viendra visiter l'indigence ;  
L'orgueil l'humilité, le plaisir la souffrance ;  
Vous-même abandonnant pour leurs âpres forêts,  
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,

Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde,  
 Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde :  
 Loin de ce monde où règne un air contagieux,  
 Vous aimerez ce bois sombre et religieux,  
 Ses pâles habitans, leur rigide abstinence,  
 Leur saint recueillement, leur éternel silence ;  
 Et la bêche à la main, la pénitence en deuil  
 Anticipant la mort, et creusant son cercueil.  
 La terre sentira leur présence féconde ;  
 Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde  
 Ils leveront leurs mains ; vous devrez à leurs vœux,  
 Et les biens-d'ici bas, et les trésors des cieux ;  
 Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,  
 De silences profonds, coupés par intervalles,  
 Du sein de la forêt, leurs nocturnes concerts,  
 En sons lents et plaintifs, monteront dans les airs,  
 Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes ;  
 Vous-envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes ;  
 Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,  
 Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Eternel.  
 Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude ;  
 Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,  
 Animez son silence, et goûtez à la fois,  
 Les charmes d'un bienfait, et le charme des bois ;  
 Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.

Le bocage moins fier, avec plus de mollesse  
 Déploie à nos regards des tableaux plus rians,  
 Veut un site agréable et des contours lians ;



Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,  
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;  
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,  
Epicure dicter les leçons du plaisir.

Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage  
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;  
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,  
A la variété le goût donne le prix;  
Cette variété, séduisante déesse,  
Qui flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,  
Un prisme dans les mains, colore l'univers,  
Et fait, d'un seul tableau, mille tableaux divers.  
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;  
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.  
Regardez cette tête où la divinité  
Semble imprimer ses traits; quelle variété!  
Des sentimens du cœur majestueux théâtre  
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre;  
Et doublant son éclat par un contraste heureux,  
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux.  
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière;  
Deux noirs sourcils en arc protègent sa paupière;  
Et la lèvre où s'empreint la rougeur du corail,  
De la blancheur des dents relève encor l'émail.  
Le nez dans sa longueur, dessinant le visage,  
Par une ligne droite avec art le partage.  
Pendant que déployant ses contours gracieux,  
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.

Voyez le pied, la main dont la structure étale  
 De ses doigts variés la longueur inégale ;  
 Voilà votre modèle. Heureux imitateur,  
 Suivez dans ses desseins la main du Créateur ;  
 Et d'objets en objets promené dans l'espace,  
 Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.

N'allez donc pas des bois symétrisant les bords,  
 D'un coup d'œil uniforme attrister les dehors.  
 Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles,  
 Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles.  
 Je veux les voir ; je veux dans ces bocages verts,  
 Sous leurs divers aspects, voir ces arbres divers :  
 Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,  
 D'autres tout décrépits, tout noueux de vicillesse ;  
 Ceux-ci rampans, ceux-là, fiers tyrans des forêts,  
 Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :  
 Vaste scène où des mœurs, de la vie et des ages,  
 L'esprit avec plaisir reconnoît les images.

Près de ces grands effets, que sont ces verts rempai  
 Dont la forme importune attriste les regards,  
 Forme toujours la même, et jamais imprévue ?  
 Riche variété, délices de la vue,  
 Accours ; viens rompre enfin l'insipide niveau,  
 Brise la triste équerré et l'ennuyeux cordeau :  
 Par un mélange heureux de golfes, de saillies,  
 Les lisières des bois veulent être embellies.  
 L'œil qui des plans tracés par l'uniformité  
 Se fatigue et s'élançe à leur extrémité,

Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,  
De ces bords ondoyans la forme inattendue ;  
Il s'é gare, il se joue en ces replis nombreux ;  
Tour à tour il s'enfonce, il ressort avec eux ;  
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose  
De distance en distance avec plaisir repose ;  
Le bois s'en aggrandit, et dans ses longs retours  
Varie à chaque pas son charme et ses détours.  
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse  
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.  
Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret :  
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,  
Ah ! songez que du tems ils sont le lent ouvrage,  
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,  
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur,  
Sans besoin, sans remords, les livre à la coignée ;  
Renversés sur le sein de la terre indignée,  
Ils meurent ; de ces lieux s'exilent pour toujours  
La douce rêverie et les discrets amours.

Ah ! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre  
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre ;  
Par ces dômes touffus qui couvroient vos ayeux,  
Profanes, respectez ces troncs religieux !  
Et quand l'âge leur laisse une tige robuste,  
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.  
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissans,  
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,

Tomberont sous le fer, et de leur tête altière  
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

O Versailles ! ô regrets ! ô bosquets ravissans,  
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre et des ans !  
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.

Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,  
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air  
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,  
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes  
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voutes :  
Ils sont détruits ces bois, dont le front glorieux  
Ombrageoit de Louis le front victorieux :

Ces bois où célébrant de plus douces conquêtes,  
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes !

Amour, qu'est devenu cet asile enchanté  
Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?

Qu'est devenu l'ombrage où si belle et si tendre,  
A son amant surpris et charmé de l'entendre,

La Valière apprenoit le secret de son cœur,

Et, sans se croire aimée, avouoit son vainqueur ?

Tout périt ; tout succombe ; au bruit de ce ravage,  
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?

Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,  
Qui chantoient leurs amours dans l'asile des rois,

S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.

Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,  
D'un voile de verdure autrefois habillés,

Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,

Pleurent leur doux ombrage ; et, redoutant la vue,  
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.

Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,  
Vous, jeunes arbrisseaux ; et vous, arbres mourans,  
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,  
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :  
Vous comptez cent printems, hélas ! et nos beaux jours  
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

Mais tandis que ma voix déplorait ces ravages,  
Quel bruit vient consoler l'ami des vieux ombrages ?  
Que béni soit ton art, toi qui dans leur langueur  
Sut des plants décrépits ranimer la vigueur !  
A peine un frais enduit couvre un bois sans écorce ;  
Le suc régénéré reprend toute sa force ;  
Il court, il pousse en l'air de nouveaux rejetons ;  
Rend aux bosquets leur ombre, au printems ses festons ;  
Des arbres long-tems nuds admirent leur parure,  
Leur front chauve a repris sa verte chevelure,  
Et joint avec orgueil, grâce à tes soins puissans  
Les charmes du jeune âge, et l'honneur des vieux ans.

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;  
Mais plus heureux celui qui créa son bocage !  
Ces arbres, dont le tems prépare la beauté,  
Il dit comme Cyrus : " C'est moi qui les plantai. "  
De leur premier printems il goûte les délices,  
De leur premier bouton il bénit les prémices ;  
Ainsi nâquit Pearfield, tel de ses bois nouveaux  
Le feuillage naissant se pencha sur les eaux.

Telle au sortir des mains dont est sorti le monde,  
 Jadis Eve se vit, et s'admira dans l'onde.

Le jeune plant courut ombrager les vallons,  
 Habiller les rochers, et flotter sur les monts ;  
 Et fier de sa beauté, content de son ouvrage,  
 Son heureux créateur rêva sous son ombrage.

Au lieu de vous traîner sur les dessins d'autrui,  
 Voulez-vous donc créer et jouir comme lui ?  
 Suspendez vos travaux impatiens d'éclorre,  
 Méditez-les long-tems, méditez-les encore.  
 Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,  
 D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux,  
 Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.

Des sites, des aspects connoissez la puissance,  
 Et le charme des bois aux coteaux suspendus,  
 Et la pompe des bois dans la plaine étendus ;

Ainsi que les couleurs et les formes amies,  
 Connoissez les couleurs, les formes ennemies.

Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés,  
 Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés.

Le verd du peuplier combat celui du chêne :  
 Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,  
 Et, de leur union médiateur heureux,

Un arbre mitoyen les concilie entr'eux.

Ainsi, par une teinte avec art assortie,  
 Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.

Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,  
 Dont la verte colline offre un si doux tableau,

Qui des bois, par degrés, nuançant la verdure  
Surpassa le Lorrin, et vainquit la nature.

Toi qui, de ce bel art nous enseignant les loix,

As donné le précepte et l'exemple à la fois ;

Ah ! puisses-tu long-tems jouir de tes ouvrages,

Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages !

Je ne sais quel instinct me dit que quelque jour

Entraîné, malgré toi, de tes champs à la cour,

Tes mains cultiveront une plante plus chère.

Puisse être cet enfant l'image de son père,

Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur

Le souffle de la haine et le vent du malheur.

Achève cependant d'embellir tes bocages.

Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,

Observez comme lui tous ces différens verts,

Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.

Remarquez-les surtout, lorsque la pâle automne,

Près de la voir flétrir, embellit sa couronne.

Que de variété, que de pompe et d'éclat !

Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat

De leurs riches couleurs étalent l'abondance.

Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.

Tel est le sort commun. Bientôt les Aquilons

Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;

De moment en moment la feuille sur la terre,

En tombant, interrompt le rêveur solitaire.

Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.

Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,

Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure ;  
 J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.  
 De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,  
 Seul, errant, je me plais à fouler les débris.  
 Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie ;  
 Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;  
 Viens, non le front chargé des nuages affreux  
 Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,  
 Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne  
 A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :  
 Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux  
 Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

Ainsi je nourrissois mes tristes rêveries,  
 Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries  
 Tout à coup m'ont offert leur plant voluptueux ;  
 Adieu vastes forêts, cédres majestueux,  
 Adieu pompeux ormeaux et vous chênes augustes.  
 Moins fiers, plus élégans ces modestes arbustes,  
 M'appellent à leur tour. Venez peuple enchanteur !  
 Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur ;  
 De vos traits délicats venez orner la scène.  
 Oh ! que si moins pressé du sujet qui m'entraîne,  
 Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,  
 Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !  
 Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;  
 Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;  
 En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux ;  
 Mollement enlacés autour de ces ormeaux,



Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,  
Emblème de la grâce unie avec la force :  
Je fondrois vos couleurs, et du blanc le plus pur,  
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur.  
De l'œil rassasié variant les délices,  
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,  
A l'envi s'uniroient dans mes brillans travaux,  
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.

Pour vous, à qui le ciel prodigua leur richesse,  
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse :  
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;  
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,  
Reparoisse à son tour, et qu'au front de l'année,  
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.  
Ainsi votre jardin varie avec le tems ;  
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printems ;  
Printems bientôt flétri ! Toutefois votre adresse  
Peut consoler encor de sa courte richesse.  
Que par des soins prudens tous ses arbres plantés,  
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.  
Ainsi l'adroite Eglé, prolongeant son empire,  
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.

Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,  
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.  
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,  
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.  
Voyez l'if, et le lierre, et le pin résineux,  
Le houx luisant armé de ses dards épineux,

Et du laurier divin l'immortelle verdure,  
 Dédommager la terre et venger la nature.  
 Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail  
 Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail.  
 Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,  
 Et plus inespérée en paroît plus touchante.  
 De vos jardins d'hyver qu'ils ornent le séjour.  
 Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour.  
 Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,  
 Vole, et s'égaie encor sous la verte feuillée,  
 Et trompé par les lieux, ne connoît plus les tems,  
 Croit revoir les beaux jours, et chante le printems.

Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,  
 L'habitude souvent en détruit les prestiges,  
 Et le triste dégoût les voit sans intérêt.  
 N'est-il pas des moyens dont le charme secret  
 Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?

Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante !  
 Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !  
 Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,  
 De ces champs ennemis redoutent la froidure :  
 De quelques noirs sapins l'indigente verdure  
 Par intervalle à peine y perce les frimats ;  
 Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats  
 Par des charmes plus doux à leurs regards sait plaire ;  
 Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,  
 Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,  
 Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.

Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,  
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :  
Elle animera tout ; vos arbres, vos bosquets  
Dès lors ne seront plus ni déserts, ni muets ;  
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,  
Et vos amis absens embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux  
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux,  
De consacrer ce jour par les tiges naissantes  
D'un bocage, d'un bois ? . . . Mais tandis que tu chantes,  
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?  
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !  
Il est né ! Dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,  
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.  
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs ;  
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.  
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;  
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire ;  
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbon.  
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,  
Toi qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère  
Des Germains, des François, d'un époux et d'un frère,  
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux  
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,  
Sœur, mère, épouse auguste, enfin la destinée  
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,  
Et mêlant dans tes yeux les larmes et les ris,  
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.

D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,  
 Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;  
 Moi l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour  
 Où Flore et les Zéphirs composent seuls ta cour,  
 J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,  
 Je consacre à ton fils des arbres de son age,  
 Un bosquet de son nom. Ce simple monument,  
 Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,  
 Tes yeux les verront croître, et croissant avec elles,  
 Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez, et le cœur et les yeux  
 Chérissent de vos bois l'abri délicieux.  
 Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire ?  
 Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?  
 Déjà de nos jardins heureux décorateur,  
 Ajoutez à ces noms le nom de créateur.  
 Voyez comme en secret la nature fermente ;  
 Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.  
 Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor  
 Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?  
 Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,  
 Il peut guider la sève ; à sa liqueur féconde  
 Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux.  
 Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,  
 Des sucS vierges encor essayez le mélange ;  
 De leurs dons mutuels favorisez l'échange.  
 Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,  
 Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs !

La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses ;  
D'un triple diadème ainsi brillent les roses ;  
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.  
Osez ; Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,  
Combien sous d'autres cieus de richesses sont prêtes !  
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,  
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,  
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie  
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,  
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers !  
C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.

Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,  
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie ;  
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains  
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.  
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères,  
En bataillons armés, sous des cieus plus prospères  
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus  
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?  
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées  
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées.  
Du pampre triomphal ils couronnoient leurs fronts ;  
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.  
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange.  
Les vallons, les coteaux célébroient la vendange ;  
Et par tout où coula le nectar enchanté,  
Coururent le plaisir, l'audace et la gaieté.

Enfans de ces Gaulois, imitons nos ancêtres ;  
 Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.  
 Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis  
 A la main qui porta le sceptre de Thémis,  
 Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes  
 Enrichir notre sol de cent tiges superbes,  
 Nourrissons inconnus de vingt climats divers,  
 De la cime des monts, de la rive des mers.  
 Je voyage, entouré de leur foule choisie,  
 D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie.  
 Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,  
 Chérissent notre ciel ; et l'heureux étranger,  
 Des bords qu'il a quittés reconnoissant l'ombrage,  
 Doute de son exil à leur touchante image,  
 Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.

Je t'en prends à témoin jeune Potaveri.

Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,  
 Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,  
 Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,  
 Regrettoit dans son cœur sa douce liberté,  
 Et son île riante, et ses plaisirs faciles.  
 Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,  
 Souvent il s'écrioit : " Rendez-moi mes forêts. "  
 Un jour, dans ces jardins où Louis à grands frais,  
 Des quatre points du monde en un seul lieu rassembl  
 Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,  
 Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,  
 Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu.

L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,  
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,  
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans,  
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans  
Il s'élançe, il l'embrasse, il le baigne de larmes,  
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,  
Ces beaux champs, ce beau ciel qui le virent heureux,  
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,  
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,  
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage  
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,  
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,  
Il croit les voir encor, et son âme attendrie,  
Du moins pour un instant, retrouva sa patrie.

Quels que soient vos bosquets, vos bois et vos vergers,  
Enfans de votre sol ou des champs étrangers,  
L'art brillant des jardins, s'il veut long-tems nous plaire,  
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.  
Quelquefois en plantant, des artistes sans art,  
Entr'eux et la campagne élèvent un rempart;  
Leurs arbres sont un voile et non une parure;  
Vous, sachez avec goût disposer leur verdure:  
Que vos arbres divers adroitement plantés,  
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;  
Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,  
Possédez par les yeux, jouissez par la vue;  
Eh! qui peut dédaigner ces aspects abondans  
En tableaux variés, en heureux accidens!

Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.

Là, d'un chemin public c'est la scène mouvante,  
 C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant,  
 C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,  
 Du coursier, dont sa main abandonnoit l'allure,  
 A l'aspect d'un passant, relève l'encolure ;  
 C'est le piéton modeste, un bâton à la main,  
 A qui la rêverie abrège le chemin ;  
 C'est le pas grave et lent de la riche fermière,  
 C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,  
 Qui l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,  
 Son vase en équilibre, et chemine en chantant ;  
 C'est le lourd chariot dont la marche bruyante  
 Fait crier le pavé sous sa charge pesante ;  
 Le char léger du fat qui vole en un instant,  
 De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

Regardez ce moulin où tombent en cascades,  
 Sur l'arbre de Cérès les ondes des Nayades,  
 Tandis qu'au gré d'Eole, un autre avec fracas,  
 Tourne en cercles sans fin ses gigantesques bras.

Plus loin c'est un vieux bourg que des bois environne  
 Là, de leurs longs crenaux les cités se couronnent,  
 Et le clocher où plane un coq audacieux,  
 Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Plus heureux, si de loin commande au paysage  
 Quelque temple fameux, monument du vieil age,  
 Dont les royales tours se prolongent dans l'air,  
 Royaumont, St. Denis, ou le vieux Westminster,



Où dorment confondus le guerrier, le poëte,  
Les grands hommes d'état, et Chatam à leur tête,  
L'éloquent Westminster où tout parle à l'orgueil  
De grandeur, de néant, et de gloire et de deuil.

Oublierai-je ce fleuve et ses bords et ses îles ?  
Et si la vaste mer entoure vos asiles,  
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,  
Et ses vaisseaux lointains qui volent sur les flots ?

O Nice ! heureux séjour, montagnes renommées,  
De lavande, de thym, de citron parfumées ;  
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts,  
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,  
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !  
Combien je jouissois ! soit que l'onde en silence  
Mollement balancée, et roulant sans efforts,  
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords ;  
Soit que son vaste sein se gonflât de colère,  
J'aimois à voir le flot, d'abord ride légère,  
De loin blanchir, s'enfler, s'allonger et marcher,  
Bondir tout écumant de rocher en rocher ;  
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,  
Tantôt tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible  
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons  
Dans les rocs caverneux s'engloutir les bouillons.  
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente  
Roulant, montant, tombant en montagne écumante  
Enivroient mon esprit, mon oreille, mes yeux,  
Et le soir me trouvoit immobile en ces lieux.

Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,  
 Montrez, mais variez ces magnifiques scènes,  
 Ici que la mer brille à travers les rameaux ;  
 La, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux  
 Comme au bout d'un long tube, une voute la montre ;  
 Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,  
 La perd encor, enfin la vue en liberté  
 Tout à coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;  
 Mais il faut l'avouer ; c'est d'une main avare  
 Que les hommes, les arts, la nature et le tems  
 Sément autour de nous de riches accidens.

O plaines de la Grèce ! ô champs de l'Ausonie !  
 Lieux toujours inspirans, toujours chers au génie ;  
 Que de fois, arrêté dans un bel horizon,  
 Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon,  
 Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,  
 Ces ports, ces monts brûlans et devenus fertiles,  
 Des laves de ces monts encor tout menaçans,  
 Sur des palais détruits d'autres palais naissans,  
 Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,  
 Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde !

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,  
 Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté ;  
 Mais, j'en jure et Virgile, et ses accords sublimes,  
 J'irai de l'Apennin je franchirai les cimes ;  
 J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés.  
 Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, au lieu des beautés qu'étaient ces rivages,  
N'avez-vous au dehors que de froids paysages ?  
Formez-vous au dedans un asile enchanteur ;  
Tel le sage dans lui, sait trouver son bonheur.  
A vos scènes donnez l'air piquant du mystère ;  
Que votre art les promette, et que l'œil les espère.  
Promettre c'est donner, espérer c'est jouir.

D'un vain luxe, non plus, n'allez pas m'éblouir.  
L'utile a sa beauté, gardez-vous de l'exclure.  
La richesse du luxe appauvrit la nature :  
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil ;  
Mais Vertumne et Palès exilés par l'orgueil,  
Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,  
De leur fécond domaine, usurpateurs stériles ;  
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,  
Et Cérès, en triomphe, a repris ses états.

Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,  
La pêche veloutée et la poire fondante,  
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,  
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur.  
Que sur l'oignon du Nil, et sur la verte oseille,  
En globes de rubis descende la groseille.  
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil,  
Et l'abricot doré par les feux du soleil.  
A côté de vos fleurs aimez à voir éclore,  
Et le choux panaché que la pourpre colore,  
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris ;  
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris :

Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette inju :  
 Hôte aimable des bois, ami de la nature,  
 L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien ;  
 Tout plaît mis à sa place ; aussi gardez-vous bien  
 D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage  
 L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage ;  
 Que tout soit près de vous, fraîcheur, grâces, attraits,  
 Et qu'ailleurs au hasard désordonnant ces traits,  
 La nature reprenne une marche plus fière.

Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,  
 Toujours l'art de planter ne dicte pas des loix  
 Pour les vergers du sage, et les jardins des rois.

Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,  
 Charmé de voir, d'errer et de jouir ensemble ;  
 Tant l'instinct social dans ses nobles désirs,  
 Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs.  
 Là, nos libres regards ne souffrent point d'obstacle ;  
 Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle ;  
 Ces panaches flottans, ces perles, ces rubis,  
 L'orgueil de la coiffure, et l'éclat des habits :  
 Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,  
 Et leurs reflets changeans, et leurs pompes mouvantes  
 Tel, si dans ces jardins où la fable autrefois  
 A caché des héros, des belles et des rois,  
 Dans la tige des lys, des œillets et des roses,  
 Les Dieux mettoient un terme à leurs métamorphoses  
 Tout à coup nous verrions par un contraire effet,  
 S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,

Le lys en blancs atours, la jonquille dorée,  
Et la tulipe errante en robe bigarrée.  
Tels nous plaisent ces lieux ; aux champs élyséens,  
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens.  
Au retour du printems, tels viennent se confondre  
Au parc de Kensington les fiers enfans de Londres ;  
Vaste et brillante scène où chacun est acteur,  
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.

Muse, quitte un instant les rives paternelles ;  
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :  
Chante ce Kensington qui retrace à la fois,  
Et la main de le Nôtre, et les parcs de nos rois,  
Où dans toute sa pompe un grand peuple s'étale.  
A peine l'alouëtte, à la voix matinale,  
A du printems dans l'air gazouillé le retour ;  
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,  
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,  
Mélant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,  
Par ces canaux fumeux élançés dans les airs,  
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers ;  
Tout sort : de Kensington, tout cherche la montagne,  
La splendeur de la ville étonne la campagne ;  
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,  
Le luxe du commerce, et le faste des cours ;  
Les harnois éclatans, ces coursiers dont l'audace,  
Du Barbe généreux trahit la noble race,  
Mouillans le frein d'écume, inquiets, haletans,  
Pleins des feux du jeune âge, et des feux du printems ;

Le hardi cavalier, qui plus prompt que la foudre,  
Part, vole et disparoît dans des torrens de poudre ;  
Les rapides wiskis, les magnifiques chars,  
Ces essaims de beautés dont les groupes épars,  
Tels que dans l'Elisée, à travers les bocages,  
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,  
D'un long et blanc tissu rasant le verd gazon ;  
L'enfant, emblème heureux de la jeune saison,  
Qui gai comme Zéphir, et frais comme l'Aurore,  
Des roses du printems en jouant se colore ;  
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,  
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir ;  
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,  
Et la convalescence à la marche tremblante,  
Qui pâle, et foible encor, vient sous un ciel vermeil,  
Pour la première fois, saluer le soleil.  
Quel tableau varié ! je vois sous ces ombrages,  
Tous les états unis, tous les rangs, tous les ages ;  
Ici marche entouré d'un murmure d'amour,  
Ou l'orateur célèbre, ou le héros du jour ;  
Là, c'est le noble chef d'une illustre famille,  
Une mère superbe, et sa modeste fille,  
Qui mêlant à la grâce un trouble intéressant,  
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant ;  
Tandis que tressaillant dans l'âme maternelle,  
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle.  
Plus loin un digne Anglois, bon père, heureux époux,  
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,

Le dispute aux baisers d'une mère chérie,  
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.

Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois,  
Là, tous deux ont aimé pour la première fois,  
Et se montrent la place où dans son trouble extrême,  
L'un d'eux, en palpitant, prononça : je vous aime.  
Là, deux bons vieux amis vont discourant entr'eux ;  
Ailleurs un étourdi qu'emporte un char poudreux,  
Jette, en courant, un mot que la rapide roue  
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphir se joue.  
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard ;  
On s'envoie un salut, un sourire, un regard ;  
Cependant à travers le tourbillon qui roule,  
Plus d'un grave penseur isolé dans la foule,  
Va poursuivant son rêve ; ou peut-être un banni,  
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,  
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,  
Se souvient de Longchamps, se recueille et soupire.

FIN DU SECOND CHANT.





# LES JARDINS.

## POÈME.

---

### CHANT TROISIÈME.

**J**E chantois les jardins, les vergers et les bois,  
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.  
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,  
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,  
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.  
Dieux des champs ! Dieux amis de l'innocente paix,  
Ne craignez rien. Louis, au lieu de vous détruire,  
Veut sur des bords lointains étendre votre empire ;  
Il veut qu'en liberté, les heureux Pensylvains  
Puisseut cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.  
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,  
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde  
Suivre votre valeur ; mais pour votre retour  
Ma muse des jardins embellit le séjour.

Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes ;  
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.  
Je prépare pour vous le murmure des eaux,  
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,  
Où mollement assis, oubliant les alarmes,  
Tranquilles vous direz la gloire de nos armes,  
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus,  
Vos enfans frémissent d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asiles.

Jadis dans nos jardins les sables infertiles,  
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,  
Importunoient les pieds, et fatiguoient les yeux.  
Tout étoit nud, brûlant ; mais enfin l'Angleterre  
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.  
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein.  
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,  
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure.  
Que le roulant cylindre en foule la verdure.  
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,  
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,  
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse ;  
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.  
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés,  
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.  
Du reste composez une riche pâture,  
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.  
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,  
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux

Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,  
 D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,  
 Qui ne dégradent plus ni vos parcs, ni mes vers.

Sur le climat encor réglez vos plans divers.

N'allez pas des gazons prodiguer la parure  
 Aux lieux où la chaleur dévore la verdure,  
 La terre s'en attriste, et de ces prés flétris,  
 Les yeux avec regret parcourent les débris.  
 Ah! quand le ciel brûlant sèche nos paysages,  
 Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages  
 Où la beauté foulant le tendre émail des fleurs,  
 Fromène en paix ses yeux innocemment rêveurs!  
 Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes  
 Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes :  
 Là, même dans l'été, l'horison le plus pur  
 D'un rideau nébuleux voile encor son azur ;  
 Par un soleil plus doux les plantes épargnées,  
 D'une pluie insensible en tout tems sont baignées  
 Sa secrète influence en nourrit la fraîcheur ;  
 L'herbe tendre y renâit sous la main du faucheur,  
 Et l'Anglois sérieux, à son ciel chargé d'ombres,  
 Doit des gazons plus gais, et des pensers plus sombres.

Quelque soit le climat, dans vos jardins rians,

C'est peu de déployer ces tapis verdoyans ;  
 Il en faut avec goût savoir choisir les formes.  
 Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes.  
 En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,  
 Je ne veux point les voir tristement resserrés :

Un air de liberté fait leur première grâce.

Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,

D'un air mystérieux ils aillent se cacher,

Et que tantôt les bois les reviennent chercher.

Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.

Voulez-vous mieux l'orner ? Imitiez la nature.

Elle émaille les prés des plus riches couleurs.

Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.

Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;

Dans ses brillans travaux l'art vous prend pour modèle ;

Simple tributs du cœur, vos dons sont chaque jour

Offerts par l'amitié, hazardés par l'amour.

D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;

Le laurier vous permet de parer la victoire ;

Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur ;

L'autel même où de Dieu repose la grandeur,

Se parfume au printems de vos douces offrandes,

Et la Religion sourit à vos guirlandes.

Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.

Filles de la rosée et de l'astre du jour,

Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,

Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,

J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,

De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,

Observer ses couleurs, épier leur nuance.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur

Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,

Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,  
D'une anémone unique adore la merveille,  
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,  
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.  
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;  
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.

Sans obéir aux loix d'un art capricieux,  
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,  
De vos riches couleurs venez peindre la terre.  
Venez ; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre  
Renfermer vos appas tristement relégués.  
Que vos heureux trésors soient partout prodigués ;  
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;  
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;  
Serpentez en guirlande ; entourez ces berceaux ;  
En Méandres brillans courez au bord des eaux,  
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille  
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.  
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,  
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;  
A de si longs détails le Dieu du goût s'oppose.  
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,  
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,  
Le printems sa guirlande, et l'amour ses bouquets,  
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace  
Dans les jours de festin la couronne d'Horace,  
La rose au doux parfum de qui l'extrait divin  
Goutte à goutte versé par une avare main,

Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,  
Comme un doux souvenir remplit toute la vie ?

Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux  
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.

Cette variété, charme de la nature,  
Dont ma muse tantôt vous traçoit la peinture,  
Et dont elle dictoit les charmantes leçons,  
Pour un autre sujet demande d'autres tons.

O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,  
Il faut donc vous quitter agréables prairies.  
Un site plus sévère appelle mes regards.

Voyez de loin ces rocs confusément épars.  
De nos jardins voués à la monotonie,  
Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.  
Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des loix,  
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,  
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.  
Mais de quelque beauté que ces masses les parent,  
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,  
De la nature en vain rival présomptueux,  
L'art en voudroit tenter une infidelle image.  
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,  
La nature se rit de ces rocs contrefaits,  
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,  
Aux champs de Middleton, aux monts de Dovedale,  
Whately, je te suis ; viens, j'y monte avec toi.  
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi !

Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,  
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,  
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,  
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,  
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,  
Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques  
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,  
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur,  
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,  
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poètes.  
Heureux si ces grands traits embellissent vos champs !  
Mais dans votre tableau leurs tons seroient tranchans.  
C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,  
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.  
Cet enchanteur, c'est l'art ; ses charmes, sont les bois.  
Il parle ; les rochers s'ombragent à sa voix,  
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.  
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,  
Variez bien vos plants. Offrez aux spectateurs  
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs.  
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.  
N'interrompez-vous point ces masses trop égales ?  
Cachez ou découvrez, variez-à la fois  
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.  
N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,  
Des arbustes rampans l'errante chevelure ?  
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,  
Sur leurs arides flancs serpenter en festons.

J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages  
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.

C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,  
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?  
Saisissez ce bienfait ; déployez à la vue  
D'un sol favorisé la richesse imprévue.

C'est un contraste heureux ; c'est la stérilité  
Qui cède un coin de terre à la fertilité.

Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.

Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire ;

Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,  
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.

Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice  
D'une simple cabane il pose l'édifice :

Le précipice encore en paroît agrandi.

Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.

A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime  
L'imagination me suspend sur l'abîme.

Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,

De voyageurs perdus, d'amans précipités ;

Vieux récits, qui charmant la foule émerveillée,

Des crédules hameaux abrègent la veillée,

Et que l'effroi du lieu persuade un moment.

Mais de ces grands effets n'usez que sobrement.

Notre cœur dans les champs à ces rudes secousses

Préfère un calme heureux, des émotions douces.

Moi-même je le sens, de la cime des monts

J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.



Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages ;  
Il est tems que des eaux roulent sous leurs ombrages.  
Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés  
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,  
O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines,  
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,  
Venez, portez par-tout la vie et la fraîcheur.  
Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?  
De près il nous amuse, et de loin nous invite ;  
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.  
Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux ;  
Vous enchantez l'oreille et vous charmez les yeux.  
Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,  
Couler plus abondans encor que votre source,  
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,  
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux !  
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,  
Respectez leurs penchans et même leurs caprices.  
Dans la facilité de ses libres détours,  
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.  
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,  
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?  
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?  
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,  
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangère,  
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?  
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.  
Mais au fond d'un sérail contemplez la beauté :

Envain elle éblouit, vainement elle étale  
 De ses atours captifs la pompe orientale ;  
 Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,  
 Décèle la contrainte et flétrit ses 'attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,  
 Ou changez en beauté son esclavage même.  
 Ainsi malgré Morel, dont l'éclatante voix  
 De-la simple nature a su plaider les droits,  
 J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée  
 Part, s'échappe et jaillit avec force élancée.  
 A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux  
 Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,  
 L'homme se dit : " c'est moi qui créai ces prodiges. "  
 L'homme admire son art dans ces brillans prestiges ;  
 Qu'ils soient donc déployés chez les grands, et les rois  
 Mais, je le dis encor ; loin du luxe bourgeois  
 Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,  
 S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;  
 Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.  
 Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette  
 Une Fée, en passant s'est fait cette retraite.  
 Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;  
 L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;  
 Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,  
 Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;  
 Le gazon est plus verd, l'air plus frais ; des oiseaux  
 Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux,

Et les bois inclinant leurs têtes arrosées,  
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,  
La cascade ornera de plus sauvages lieux.  
De près est admirée et de loin entendue  
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue ;  
Variée, imposante, elle anime à la fois  
Les rochers, et la terre, et les eaux, et les bois.  
Employez donc cet art ; mais loin l'architecture  
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,  
D'un mouvement égal, les flots précipités  
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.  
La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.  
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux  
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,  
Court, tombe et rejailit, retombe, écume et gronde ;  
Tantôt avec lenteur développant son onde,  
Sans colère, sans bruit un ruisseau doux et pur  
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.  
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,  
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,  
Et le noir des rochers, et le verd des roseaux,  
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire ;  
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,  
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,  
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.

Tableaux toujours puissans ! Eh ! qui n'a pas de l'onde  
Epruvé sur son cœur l'impression profonde ?

Toujours, soit qu'un courant vif et précipité

Sur des cailloux bondisse avec agilité,

Soit que sur le limon une rivière lente

Déroule en paix les plis de son onde indolente ;

Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux

Se brise avec fracas ; triste ou gai, vif ou doux

Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.

De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse

Renfermoit les amours, et les tendres désirs,

Et la joie, et l'espoir, précurseur des plaisirs.

Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle !

Non moins impérieuse elle renferme en elle

La gaieté, la tristesse, et le trouble et l'effroi.

Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi ?

Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombre

Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,

Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens,

Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens,

J'allois, je visitois ses consolantes ondes.

Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes

Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,

Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.

Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante

Pour prix de ce bienfait, toi dont le cours m'enchaîne,

Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,

T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine ;  
 Son lit n'y tracerait qu'une ligne incertaine.  
 Modestes, au grand jour se montrant à regret,  
 Ses flots veulent baigner un bocage secret.  
 Son cours orne les bois ; les bois sont ses délices.  
 Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,  
 Son embarras charmant, sa pente, ses replis,  
 Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.  
 Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,  
 Cachant son onde agreste et sa course sauvage,  
 Tantôt à plein canal présentant son miroir,  
 Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.  
 Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.  
 Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,  
 Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,  
 Disputent de vitesse et de limpidité ;  
 Puis rejoignant tous deux le lit qui les rassemble.  
 Murmurent enchantés de voyager ensemble.  
 Ainsi, toujours errant de détour en détour,  
 Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,  
 Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.  
 Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.  
 Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,  
 Son onde moins modeste en larges nappes d'eau  
 Roule, des feux du jour au loin étincelante ;  
 Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,  
 Et son inquiétude et ses plis tortueux.  
 Son lit, en longs courans, des vallons sinueux

Suivra les doux contours et la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,  
 La rivière aime aussi que des arbres divers,  
 Les pâles peupliers, les saules demi-verds  
 Ornent souvent son cours. Quelle source féconde  
 De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde  
 Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts  
 Trembler du mouvement et des eaux et des airs.  
 Ici, le flot bruni fuit sous leur voute obscure.  
 Là, le jour par filets pénètre leur verdure.  
 Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,  
 Et tantôt leur racine embarrasse les flots.  
 Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,  
 Ils semblent s'élancer et changer de rivage.  
 Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours :  
 L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;  
 Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,  
 Font une échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.  
 Sachez donc les unir ; ou si, dans de beaux lieux,  
 La nature sans vous fit cet hymen heureux,  
 Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle  
 Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,  
 Tel est le simple asile où, suspendant son cours,  
 Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,  
 En canaux ombragés la Seine se partage,  
 Et visite en secret la retraite d'un sage.  
 Ton art la seconda ; non cet art imposteur,  
 Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur ;

Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,  
 Tu traitas sa beauté comme une vierge pure  
 Qui rougit d'être nue, et craint les ornemens.  
 Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmans.  
 Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,  
 N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie ;  
 On l'écarte. Ces bords doucement contournés,  
 Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,  
 S'alignent tristement. Au lieu de la verdure  
 Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,  
 L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;  
 Le marbre fastueux outrage le gazon,  
 Et des arbres tondus la famille captive  
 Sur ces saules vieilliss os usurper la rive.  
 Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux.  
 Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,  
 Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge  
 Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,  
 Beaux lieux, offrez long-tems à votre possesseur  
 L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Au défaut des courans formés par la nature,  
 L'art pourra vous prêter son heureuse imposture  
 Sans doute ; mais cet art veut un œil exercé.  
 Que les flots bien conduits, que leur cours bien tracé  
 M'offrent de la rivière un portrait véritable ;  
 Son lit, ses eaux, ses bords que tout soit vraisemblable.  
 De ta rivière ainsi le cours fut façonné,  
 O toi, d'un couple auguste, asile fortuné,

Délicieux Oatlands ! ta plus riche parure,  
Ce n'est point ton palais, tes fleurs et ta verdure,  
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant  
Qui d'une nuit arabe offre l'enchantement ;  
Mais ces superbes eaux, qu'en un fleuve factice,  
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice.  
L'œil charmé s'y méprend ; dans ces nombreux détours  
De la Tamise encor il croit suivre le cours,  
Et par l'illusion d'une savante optique,  
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,  
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal,  
Montre de loin la voute embrassant ton canal ;  
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective  
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,  
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,  
Colorant, approchant, éloignant les objets,  
De son brillant prestige embellit les campagnes,  
Comble ici les vallons, là, baisse les montagnes,  
Déguise les objets, les distances, les lieux,  
Et pour mieux les charmer en impose à nos yeux !

Autant que la rivière en sa molle souplesse  
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,  
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens  
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.  
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes ;  
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes ;  
Et qu'ainsi s'appellant d'un mutuel amour,  
Et la terre et les eaux se cherchent tour à tour.



Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue.

Cependant offrez-lui quelques points de repos.

Si vous n'interrompez l'immensité des flots,

Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.

Ainsi, pour abrégér leur insipide espace,

Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,

Se présente de loin dans les flots répété ;

Ou bien faites éclore une île de verdure.

Les îles sont des eaux la plus riche parure.

Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars,

Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.

Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,

Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre ;

Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau

Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.

A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge,

L'imagination la suit et la prolonge.

Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas ;

Ainsi le goût savant prête à tout des appas,

Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite

Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.

Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets

Sachez aussi connoître et saisir les effets.

Quelle que soit leur forme, étang, lac ou rivière,

Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,

Un foyer éclatant d'où les rayons du jour

Pénétrent doucement dans les bois d'alentour ;

Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,  
 Promènant, en jouant, leur lueur vagabonde.  
 L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux,  
 Et leur clarté tremblante, et leurs jours inégaux.  
 Là, leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,  
 Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.

Or maintenant, que l'art dans ses jardins pompeux  
 Insulte à mes travaux : dans mes jardins heureux  
 Par tout respire un air de liberté de joie ;  
 La pelouse riante à son gré se déploie ;  
 Les bois indépendans relèvent leurs rameaux ;  
 Les fleurs bravent l'équerre, et l'arbre les ciseaux ;  
 L'onde chérit ses bords, la terre sa parure ;  
 Tout est beau, simple et grand : c'est l'art de la nature

Que dis-je ! vos travaux sont encor imparfaits,  
 Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets ;  
 Eh bien ! pour animer leur surface immobile,  
 L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.  
 Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas  
 Le flottant appareil des rames et des mats ?  
 Leur aspect vous amuse, et des barques légères  
 Votre œil de loin poursuit les traces passagères.  
 Zéphire de la toile enfle les plis mouvans,  
 Et chaque banderole est le jouet des vents.  
 Faites plus : que la tanche et la perche et l'anguille,  
 Y propagent en paix leur nombreuse famille.  
 Donnez-leur quelques soins ; que docile à vos loix,  
 Leur troupe familière accoure à votre voix.

Joignez-y ces oiseaux qui d'une rame agile,  
 Navigateurs ailés fendent l'onde docile.  
 A leur tête s'avance, et nage avec fierté  
 Le cigne au col superbe, au plumage argenté,  
 Le cigne à qui l'erreur prêta des chants aimables,  
 Et qui n'eut pas besoin du mensonge des fables.  
 A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,  
 Tous différens de voix, de plumage, de mœurs,  
 Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes ;  
 Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.

Et si des faits anciens, des traits miraculeux,  
 Des amours, des combats, ou vrais ou fabuleux,  
 Créés par les romans, ou vivans dans l'histoire,  
 D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire ;  
 De leur antique honneur ces flots enorgueillis,  
 Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.  
 Quel cœur, sans être ému, trouveroit Aréthuse,  
 Alphée, ou le Lignon : toi surtout, toi Vaucluse,  
 Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement  
 Ne peut voir nul poëte, et surtout nul amant ?  
 Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,  
 Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,  
 Sous la roche voutée, antre mystérieux,  
 Où ta Nymphé, échappant aux regards curieux,  
 Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,  
 Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,  
 Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,  
 Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords

Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,  
 De cascade en cascade au loin rejaillissantes,  
 Tombe et roule à grand bruit ; puis, calmant son courroux,  
 Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,  
 Et sous un ciel d'azur coule, arrose et féconde  
 Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !  
 Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,  
 Moins que Pétrarque et Laure intéressoient mon cœur.  
 La voilà donc disois-je, oui, voilà cette rive  
 Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive !  
 Ici Pétrarque à Laure exprimant son amour,  
 Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour.  
 Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires  
 De leurs chiffres unis les tendres caractères ?  
 Une grotte écartée avoit frappé mes yeux ;  
 Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux,  
 M'écriois-je ! un vieux tronç bordoit-il le rivage ?  
 Laure avoit reposé sous son antique ombrage.  
 Je redemandois Laure à l'écho du vallon ;  
 Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.  
 Partout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque et Laure,  
 Et par eux ces beaux lieux s'embelloient encore.

Ah ! si dans vos travaux est toujours respecté  
 Le lieu par un grand homme autrefois habité,  
 Combien doit l'être un sol embelli par lui-même !  
 Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.  
 Eh ! qui du Tusculum de l'orateur romain,  
 Du Tivoli si cher au Pindare latin,

Auroit osé changer la forme antique et pure ?  
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.  
Loin donc l'audacieux qui pour le corriger,  
Prophane un lieu célèbre en voulant le changer.  
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,  
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage,  
Gardez donc d'attenter à ces lieux révévés ;  
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.  
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles ;  
Tel on laisse sa rouille au bronze des médailles ;  
Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur :  
Le goût le défendit d'un art profanateur ;  
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,  
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.  
Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu  
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu !  
Le plus humble réduit avoit pour moi des charmes.  
Le voilà ce musée où l'œil trempé de larmes,  
De la tendre Héloïse il soupiroit le nom.  
Là, sa muse évoquoit Achille, Agamemnon,  
Célébroit Dieu, le monde, et ses loix éternelles,  
Ou les regles du goût, ou les cheveux des belles.  
Je reconnois l'alcove où jusqu'à son réveil,  
Les doux rêves du sage amusoient son sommeil.  
Voici le bois secret, voici l'obscur allée,  
Où s'échauffoit sa verve en beaux vers exhalée.  
Approchez, contemplez ce monument pieux,  
Où pleuroit en silence un fils religieux.

Là, repose sa mère, et des touffes plus sombres  
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres.

Là, du Parnasse Anglois le chantre favori  
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;  
Et son œil que déjà couvroit l'ombre éternelle,  
Vint saluer encor la tombe maternelle.

Salut, saule fameux que ses mains ont planté !  
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité,  
Envain sur leurs appuis reposent leur vieillesse ;  
Un jour tu périras, ses vers vivront sans cesse.  
Console-toi pourtant ! celui qui dans ses vers,  
D'Homère le premier fit ouïr les concerts,  
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,  
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage.

A peine le passant voit ce tronc respecté,  
La rame est suspendue et l'esquif arrêté :  
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore  
Ses regards prolongés se retournent encore.

Mon sort est plus heureux ; par un secret amour,  
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.

Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?  
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.  
Le chantre d'Hion fut embelli par toi,  
Virgile moins heureux fut imité par moi.

Comme toi je chéris ma noble indépendance ;  
Comme toi des forêts je cherche le silence.

Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités  
Viennent errer souvent mes regards enchantés :

J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse ;  
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse ;  
Je plonge sous sa voute avec un saint effroi,  
Et viens lui demander des vers dignes de toi.  
Protège donc ma muse, et si ma main fidèle,  
Jadis à nos François te montra pour modèle,  
Inspire encor mes chants ; c'est toi dont le flambeau  
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau ;  
Ma voix t'en fait l'hommage, et dans ce lieu champêtre  
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître

FIN DU TROISIEME CHANT.





# LES JARDINS.

## POÈME.

---

### CHANT QUATRIÈME.

**N**ON, je ne puis quitter le spectacle des champs.  
Eh ! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants ?  
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère.  
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,  
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,  
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,  
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,  
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,  
Les bois, les prés, les champs ; et de ces frais tableaux.  
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.  
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,  
S'il y grave d'abord les sièges, les alarmes,  
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,  
Sa main trace bientôt d'un burin consolant

La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages :  
 Le héros se revêt de ces douces images,  
 Part, et porte à travers les affreux bataillons  
 L'innocente vendange et les riches moissons.  
 Chantre divin, Je laisse à tes muses altières  
 Le soin de diriger ces phalanges guerrières ;  
 Diriger les jardins est mon paisible emploi.  
 Déjà le sol docile a reconnu ma loi,  
 Des gazons l'ont couvert, et de sa main vermeille  
 Flore sur leur tapis a versé sa corbeille,  
 Des bois ont couronné les rochers et les eaux.  
 Maintenant, pour jouir de ces brillans tableaux,  
 Dans ces champs découverts, sous ces obscures voutes  
 D'agréables sentiers vont me frayer des routes.  
 Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;  
 Pour les orner enfin, j'y conduirai les arts ;  
 Et le ciseau divin, la noble architecture  
 Vont de ces lieux charmans achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux  
 Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.  
 Dans vos jardins naissans je défends qu'on les trace.  
 Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur plac  
 Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.  
 Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger  
 Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse  
 Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse.  
 Lui découvre en passant des sites enchantés,  
 Lui réserve au retour de nouvelles beautés,

De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,  
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,  
Et toujours remplissant ou piquant son desir,  
Souvent pour l'augmenter, diffère son plaisir.  
Eh bien ! que vos sentiers vous imitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,  
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.

La mode règne aux champs, ainsi qu'à la cité.

Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance

Les jardins d'Italie eurent charmé la France,

Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :

Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir ;

Tout s'aligna. Par tout, en deux rangs étalées,

S'alongèrent sans fin d'éternelles allées.

Autre tems, autre goût. Enfin le parc anglois

D'une beauté plus libre avertit le françois.

Dès lors on ne vit plus que lignés ondoyantes,

Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.

Lassé d'errer, envain le terme est devant moi ;

Il faut encor errer, serpenter malgré soi,

Et maudissant vingt fois votre importune adresse,

Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.

Evitez ces excès ; tout excès dure peu.

De ces sentiers divers chaque genre a son lieu.

L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante

De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente.

L'autre m'égarera dans ces réduits secrets

Qu'un art mystérieux semble voiler exprès,

Mais rendez naturel ce dédale factice ;  
 Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice.  
 Que divers accidens rencontrés dans son cours  
 Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.  
 Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse.  
 Des longs alignemens si je hais la tristesse,  
 Je hais bien plus encor le cours embarrassé  
 D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,  
 En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,  
 De détours redoublés m'inquiète, me lasse,  
 Et sans variété, brusque et capricieux,  
 Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux.

Il est des plis heureux, des courbes naturelles  
 Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles.  
 La route de ces chars, la trace des troupeaux  
 Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,  
 La bergère indolente, et qui dans les prairies  
 Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,  
 Vous enseignent ces plis mollement onduleux.  
 Loin donc de vos sentiers les contours anguleux.  
 Surtout, quand vers le but un long détour nous mène,  
 Songez que le plaisir doit racheter la peine.

Des poètes fameux osez imiter l'art.

Si leur muse en marchant se permet un écart,  
 Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.  
 C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime,  
 C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs  
 Qu'ainsi votre art m'égaré en de douces erreurs.

Des plus rians objets égayez le passage,  
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage  
Par d'aimables aspects, de riches ornemens,  
De ce vivant poëme épisodes charmans.  
Ici, vous m'offrirez des antres verts et sombres,  
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.  
L'imagination y devance les yeux.  
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux.  
Tantôt, dans le lointain confuse et fugitive,  
Se déploie une immense et noble perspective.  
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,  
Par la nature et vous richement embelli,  
Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,  
Semble dire : " Arrêtez ! où pouvez-vous mieux être ? "

Soudain la scène change ; au lieu de la gaieté,  
C'est la mélancolie et la tranquillité ;  
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries  
La méditation, les longues rêveries.  
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,  
Médite le présent, plonge dans l'avenir,  
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière ;  
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,  
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours  
Ce peu d'instans, hélas ! et si chers, et si courts,  
Ces fleurs dans un désert, ces tems où le ramène  
Le regret du bonheur, et même de la peine.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs  
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.

Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages ;  
 Partout de frais berceaux et d'élégans bocages ;  
 Toujours des fleurs, toujours des festons ; c'est toujours  
 Ou le temple de Flore, ou celui des Amours.  
 Leur gaieté monotone à la fin m'importune.  
 Mais vous, osez sortir de la route commune.  
 Inventez, hasardez des contrastes heureux ;  
 Des effets opposés peuvent s'aider entr'eux.  
 Imitiez Le Poussin. Aux fêtes bocagères,  
 Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,  
 Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,  
 Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :  
*Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.*  
 Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,  
 Semble dire : “ mortels, hâtez-vous de jouir ;  
 “ Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir ; ”  
 Et dans l'ame attendrie, à la vive allégresse  
 Succède, par degrés, une douce tristesse.

Imitez ces effets, En de rians tableaux,  
 Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux ;  
 D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.  
 Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?  
 Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,  
 Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.  
 Tout devient un ami pour les âmes sensibles ;  
 Déjà pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,  
 Se penchent sur la tombe, objets de vos regrets,  
 L'if, le sombre sapin ; et toi, triste cyprès,

Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,  
Ta tige chère au cœur mélancolique et tendre,  
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier ;  
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,  
Je le sais ; mais ton deuil compatit à nos peines.

Dans tous ces monumens point de recherches vaines.  
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchans,  
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs ?  
Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,  
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice.  
Loin ces vains monumens d'un chien ou d'un oiseau :  
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,  
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre  
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.  
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ?  
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,  
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal  
Des rustiques travaux leur donne le signal,  
Jusques à la veillée, où leur jeune famille  
Environne avec eux le sarment qui pétille,  
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours ;  
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours ;  
Naître, souffrir, mourir c'est toute leur histoire.  
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.  
Quel homme vers la vie, au moment du départ,  
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,

A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,  
 Et des yeux d'un ami n'attend pas quelque larme ?  
 Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.  
 Celui qui de son rang faisant rougir le sort,  
 Servit son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,  
 Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,  
 D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;  
 Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau :  
 Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils, le bon père,*  
*Le bon époux.* Souvent un charme involontaire  
 Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.  
 Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,  
 Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande  
 Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.  
 Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté ;  
 Que leur muse, toujours ivre de volupté,  
 Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,  
 Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête ;  
 Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,  
 Et ta main la première y jeta quelques fleurs.

Revenons, il est tems, sous de plus gais ombrages.  
 L'architecture encore au fond de ces bocages  
 M'attend, pour les orner d'édifices charmans.  
 Ce ne sont plus du deuil les tristes monumens ;  
 Ce sont d'heureux réduits, dont la riche parure,  
 D'arbres environnée, embellit leur verdure.  
 Mais j'en permets l'usage, et j'en proscriis l'abus.  
 Bannissez des jardins tout cet amas confus



D'édifices divers, prodigués par la mode,  
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,  
Ces batimens Romains, Grecs, Arabes, Chinois,  
Chaos d'architecture, et sans but, et sans choix,  
Dont la profusion stérilement féconde  
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

Dans Stow, je l'avouerais, l'art plus ingénieux,  
Et choisit mieux leur forme et les disposa mieux.  
Je crois en admirant leur pompeuse richesse,  
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grèce.  
Mais les Grecs, les Romains et les âges passés,  
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés.  
Non, ces lieux embellis par vous par vos ancêtres,  
O couple vertueux ! me parlent de leurs maîtres.  
Ces murs que la concorde honora de son nom,  
Me peignent de vos cœurs la touchante union.  
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,  
Ce monument sacré des vertus Britanniques ?  
Salut, temple des arts, temple de l'amitié. . .  
Mais quoi ! je n'y voit point l'autel de la pitié !  
Qui pourtant mieux que vous sentit ses douces flâmes ?  
Ah ! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans vos âmes.  
Envain votre Elisée, aimable et doux abri,  
Croit être du bonheur le séjour favori.  
Il n'est point confiné dans cet étroit asile,  
Il vous suit aux hamaux, à la cour, à la ville ;  
Et faisant des heureux sans craindre des ingrats,  
Le bonheur est partout où s'adressent vos pas.

Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figure  
 Des batimens divers que la forme soit pure.  
 N'y cherchez pas non plus un oisif ornement.  
 Et sous l'utilité déguisez l'agrément.

La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,  
 Réclamera d'abord sa parure champêtre.  
 Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ;  
 Il lui doit sa richesse ; et ses simples appas  
 L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide  
 Cède au souris naïf d'une vierge timide.  
 La ferme ! A ce nom seul, les moissons, les vergers,  
 Le règne pastoral, les doux soins des bergers,  
 Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie  
 Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,  
 Réveillent dans mon cœur mille regrets touchans.  
 Venez de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;  
 J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,  
 Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour. Mais, absurde à grands frais,  
 N'allez pas ériger une ferme en palais.  
 Élégante à la fois et simple dans son style,  
 La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.

Ah ! par les dieux des champs, que le luxe effronté  
 De ce modeste lieu soit toujours rejeté.  
 N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.  
 Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges,  
 Que le crible, le van où le froment doré  
 Bondit avec la paille et retombe épuré,

La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,  
Sans honte, à mes regards, osent ici paroître.  
Surtout, des animaux que le tableau mouvant,  
Au dedans, au dehors lui donne un air vivant.  
Ce n'est plus du château la parure stérile,  
La grâce inanimée et la pompe immobile :  
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.  
Que d'oiseaux différens et d'instinct et de voix,  
Habitans sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,  
Famille, nation, république, royaume,  
M'occupent de leurs mœurs, m'amuse de leurs jeux !  
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,  
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,  
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,  
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,  
Commande avec douceur, caresse avec fierté,  
Et fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,  
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.  
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,  
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.  
La corbeille à la main, la sage ménagère  
A peine a reparu ; la nation légère,  
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,  
En tourbillons bruyans descend toute à la fois ;  
La foule avide, en cercle, autour d'elle se presse ;  
D'autres toujours chassés et revenant sans cesse,  
Assiègent la corbeille, et, jusque dans la main,  
Parasites hardis, viennent ravir le grain.

Soignez donc, protégez ce peuple domestique.  
 Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.  
 Que leur font des réduits richement décorés,  
 Le marbre des bassins, les grillages dorés ?  
 Un seul grain de millet leur plaîroit d'avantage.  
 La Fontaine l'a dit. O véritable sage !  
 La Fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux ;  
 Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux.  
 Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,  
 Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,  
 Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau.  
 Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,  
 Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,  
 Te feroient dirent encore : " Amour ! tu perdis Troie. "

Ainsi nous plaît la ferme et son air animé.

Dans cet autre réduit, quel peuple renfermé  
 De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?  
 Là, sont des animaux, étrangères merveilles ;  
 Là, dans un doux exil vivent emprisonnés  
 Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.  
 N'allez pas rechercher les espèces bizarres.  
 Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares.  
 Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,  
 Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,  
 L'or pourpré du faisant, l'émail de la pintade,  
 Logez plus richement ces oiseaux de parade ;  
 Eux-mêmes sont un luxe ; et puisque leur beauté  
 Rachète à vos regards leur inutilité,

De ces captifs brillans que les prisons soient belles.  
 Surtout, ne m'offrez point ces animaux rebelles,  
 De qui l'orgueil s'indigne, et languit dans nos fers.  
 Eh ! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,  
 L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,  
 Oublier aujourd'hui dans une indigne cage  
 La fierté de son vole, et l'éclair de ses yeux ?  
 Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux :  
 Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Tandis que déployant leur parure étrangère,  
 Ces hôtes différens semblent briguer mon choix,  
 Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits  
 Où, de même exilés et ravis à leur terre,  
 D'étrangers végétaux habitent sous le verre.  
 Entourez d'un air doux ces frêles rejetons.  
 Mais vainqueur des climats, respectez les saisons ;  
 Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,  
 Des biens qu'à d'autres tems destinoit la nature.  
 Laissez aux lieux flétris par des hivers constans  
 Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printems ;  
 Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,  
 Sans forcer ses présens, attendez ses largesses.  
 Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparens  
 Récéler des climats les tributs différens,  
 Cet asile enhardir le jasmin d'Ibérie,  
 La pervanche frêleuse oublier sa patrie,  
 Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,  
 Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.

Tel nous plaît Trianon ; tel Paris nous étale  
 Des deux mondes rivaux la pompe végétale.  
 Tel formant une cour à l'épouse des rois,  
 Kew, des plants étrangers, a rassemblé le choix ;  
 A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire ;  
 Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,  
 Et retrouvant ici son climat, sa saison,  
 Pardonne son exil, et chérit sa prison.

Motivez donc toujours vos divers édifices,  
 Des animaux, des fleurs, agréables hospices.  
 Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,  
 Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux ?  
 Sous ces saules que baigne une onde salutaire,  
 Je placerois du bain l'asile solitaire.  
 Plus loin, une cabane où règne la fraîcheur  
 Offriroit les filets et la ligne au pêcheur.

Vous voyez de ce bois la douce solitude ;  
 J'y consacre un asile aux Muses, à l'étude.  
 Dans ce majestueux et long enfoncement,  
 J'ordonne un obélisque, auguste monument ;  
 Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie :  
*A nos braves marins mourans pour la patrie.*  
 Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.

La-haut c'est une tour où l'art ingénieux  
 Elève et fait jouer ces tablettes parlantes,  
 Qui des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,  
 Se transmettent dans l'air les rapides signaux.  
 Indignée à l'aspect de ces couriers nouveaux,

La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,  
A brisé sa trompette, et replié ses ailes.

Ainsi vos bâtimens, vos asiles divers  
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.  
Au site assortissez leur figure, leur masse.  
Que chacun avec goût établi dans sa place,  
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,  
Laisse briller la scène, et n'y soit point perdu.

Sachez ce qui convient ou nuît au caractère.  
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,  
Peint mieux la solitude encore et l'abandon.  
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression.  
N'allez pas au grand jour offrir un hermitage ;  
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;  
Un temple veut paroître au penchant d'un coteau ;  
Son site aérien répand dans le tableau  
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie ;  
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.

Par un contraire effet, vous cacherez au jour  
L'asile du silence, ou celui de l'amour ;  
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple ;  
L'œil de loin le devine, et de près le contemple,  
Dans son île charmante, abri voluptueux.  
Là tout est frais, riant, simple, majestueux ;  
Au dedans, un jour doux, le calme, le mystère,  
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révère ;  
Au dehors les parfums de cent vases divers,  
En nuage odorant, exhalés dans les airs ;

Ce beau lac dont l'azur réfléchit son portique,  
 Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique  
 Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux  
 Où leur sang autrefois eut coulé pour les dieux ;  
 L'heureuse allégorie, et la fable et l'histoire,  
 Tout ce qui plait aux yeux, et parle à la mémoire,  
 La nature et les arts, le génie et le goût,  
 Tout sert à l'embellir, lui-même embellit tout.  
 Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,  
 Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes.  
 Telle est des bâtimens la grâce et la beauté.

Mais de ces monumens la brillante gaieté,  
 Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,  
 D'un auguste débris valent-ils la vieillesse ?  
 L'aspect désordonné de ces grands corps épars,  
 Leur forme pittoresque attache les regards ;  
 Par eux le cours des ans est marqué sur la terre ;  
 Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,  
 Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.  
 Ces masses qui du tems sentent aussi le poids,  
 Enseignent à céder à ce commun ravage,  
 A pardonner au sort. Telle jadis Carthage  
 Vit sur ses murs détruits Marius malheureux,  
 Et ces deux grands débris se consoloient entre eux.

Liez donc à vos plans ces vénérables restes.  
 Et toi qui m'égarant dans ces sites agrées ;  
 Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,  
 Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,



O sœur de la Peinture, aimable Poésie,  
A ces vieux monumens viens redonner la vie ;  
Viens présenter au goût ces riches accidens,  
Que de ces lentes mains a dessiné le tems.

Tantôt, c'est une antique et modeste chapelle,  
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,  
Vierges, femmes, enfans, sur un rustique autel  
Venoient pour les moissons implorer l'Eternel.

Un long respect consacre encore ces ruines

Tantôt, c'est un vieux fort, qui du haut des collines  
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,  
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses creneaux ;  
Qui, dans ces tems affreux de discorde et d'alarmes,  
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes  
De nos preux Chevaliers, des Baiards, des Henris ;  
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.  
Ces débris, cette mâle et triste architecture,  
Qu'environne une fraîche et riante verdure,  
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours,  
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,  
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,  
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères ;  
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux  
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,  
Tout à coup s'offre aux yeux de bois environnée.  
Quel silence ! C'est là qu'amante du désert  
La méditation avec plaisir se perd

Sous ces portiques saints, où des vierges austères,  
 Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires  
 Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,  
 Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.  
 Le saint recueillement, la paisible innocence  
 Semble encor de ces lieux habiter le silence.  
 La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,  
 Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,  
 Les degrés de l'autel usés par la prière,  
 Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire  
 Où peut-être des cœurs en secret malheureux  
 A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,  
 Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes,  
 A la religion déroboient quelques larmes ;  
 Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.  
 Là, dans la solitude en rêvant égaré,  
 Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,  
 D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Mettez donc à profit ces restes révévés,  
 Augustes ou touchans, profanes ou sacrés.  
 Mais loin ces monumens dont la ruine feinte  
 Imite mal du tems l'inimitable empreinte,  
 Tous ces temples anciens récemment contrefaits,  
 Ces restes d'un château qui n'existait jamais,  
 Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,  
 Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,  
 Artifice à la fois impuissant et grossier.  
 Je crois voir cet enfant tristement grimacier,

Qui jouant la vieillesse et ridant son visage,  
Perd sans paroître vieux, les grâces du jeune âge.  
Mais un débris réel intéresse mes yeux.  
Jadis contemporain de nos simples aïeux,  
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire.  
Des peuples et des tems il me redit l'histoire.  
Plus ces tems sont fameux, plus ces peuples sont grands  
Et plus j'admurerai ces restes imposans.

O champs de l'Italie ! ô campagnes de Rome,  
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !  
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,  
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,  
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.  
Voyez de toutes parts, comment le cours des âges  
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,  
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,  
De Rome étale au loin la ruine immortelle ;  
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidelle  
Garde du peuple roi les exploits éclatans ;  
Leur masse indestructible a fatigué le tems.  
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde ;  
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde ;  
Partout cōfusément dans la poussière épars,  
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars ;  
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,  
La douce illusion nous montre encor la trace.  
Heureux, cent fois heureux, l'artiste des jardins,  
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins !

Déjà la main du tems sourdement le seconde ;  
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde  
La nature se plait à reprendre ses droits.  
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,  
Étaoit tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,  
La flûte des bergers revient se faire entendre.  
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,  
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,  
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,  
L'humble ronce embrassant la colonne superbe ;  
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,  
Montant, tombant en grappes, en touffes, en festons,  
Par le souffle des vents semés sur ses ruines,  
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines  
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;  
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,  
Autour de ces débris rampant avec souplesse,  
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés  
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,  
Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,  
Où l'art seul fut divin et força les hommages ?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins  
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.  
Et pourquoi ? Dans Athène et dans Rome nourrie,  
Notre enfance a connu leur riante féerie.  
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers ?  
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers ?

Sans Pomone, vos fruits oseront-ils éclore ?  
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?  
Ah, que ces dieux toujours enchantent nos regards !  
L'idolatrie encore est le culte des arts.  
Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins, qu'on chasse  
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.  
A chaque déité choisissez son vrai lieu.  
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.  
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Nàiades,  
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Driades ?  
Pourquoi ce Nil envain couronné de roseaux,  
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?  
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages :  
Ces monstres me font peur, même dans leurs images ;  
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,  
Aux portes des bosquets, sentinelles affreux,  
Qui tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,  
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,  
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?  
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.  
En des lieux consacrés à leur apothéose,  
Créez un élysée où leur ombre repose.  
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts  
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,  
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.  
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,  
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,  
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.

Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,  
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,  
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,  
Cette eau silencieuse, image du Léthé,  
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,  
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude,  
Ce bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,  
Tout des mânes heureux y respire la paix.  
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.  
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles :  
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux  
Placez-y les amis des hommes et des dieux,  
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,  
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.  
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri ;  
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.  
Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces sages  
Qui, dans un noble exil, sur des lointains rivages  
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.  
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,  
Unis par les regrets la France et l'Angleterre ;  
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre  
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,  
Apportoï le coursier, la brebis, le taureau,  
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,  
Et des brigands d'Europe expiois la furie ;  
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix ;  
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.

Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.

Et que fait son pays à ma reconnaissance ?

Ses vertus en ont fait notre concitoyen.

Imitons notre roi, digne d'être le sien.

Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace

Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace ;

Que des peuples, des vents, des ondes révérent,

Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;

Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?

L'ami du monde, hélas ! meurt en proie aux sauvages.

Au bord d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,

Mêlez donc son image à ces bustes chéris ;

Et que son doux aspect, ses malheurs et vos larmes

A ces lieux enchantés prêtent de nouveaux charmes.

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,

Il faut les faire aimer, et peut-être en mes chants,

Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante

Rendra plus cher encor les travaux que je chante.

Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,

Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.

C'est toi que j'en atteste, o vieillard magnanime !

Toi né du sang royal, modeste Abdolonime.

Obscur et retiré dans son paisible enclos,

Entre son doux travail et son heureux repos,

Le vieillard oubloit le sang qui le fit naître ;

Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre ;

D'un côté c'est Sidon, et son port, et ses mers,

De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,

Dont les sommets pompeux, disposés en étage,  
Levoient cime sur cime, ombrage sur ombrage.  
Au flanc de la montagne un fertile coteau,  
Vêtu d'un verd tapis, s'étendoit en plateau :  
Et delà deux filets d'une onde cristalline,  
Tomboient, en murmurant, le long de la colline.  
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,  
Un vallon fortuné se courboit en croissant ;  
Zone délicieuse en tous tems ignorée,  
Et du Midi brulant et du fougueux Borée.  
Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux,  
En cercles dessinoient leurs rangs majestueux ;  
Mille arbres odorans y versoient sans blessure,  
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure.  
Au devant, s'avançoient, déployant leur trésor,  
Le citron orgueilleux de son écorce d'or,  
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,  
Et du riche palmier la datte savoureuse.  
Au tour, de beaux rochers, des marbres d'un blanc pur  
D'autres veinés d'argent, d'or, de pourpre, et d'azur  
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustique  
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques.  
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleur,  
Différens de parfums, de forme, de couleur.  
La rose les paroît, et sur l'eau qui murmure,  
De vieux saules penchoient leur longue chevelure.  
Plus loin c'est un troupeau, qui, content sous ses loix,  
Lui peignoit l'origine, et les devoirs des rois.



Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,  
Se disoit-il souvent, mais dans l'âge où nous sommes  
Quels sages envieront ces illustres dangers ?  
Il disoit ; et content du sceptre des bergers  
Il soignoit tour à tour ses troupeaux et ses plantes ;  
Son fils le secondoit de ses mains innocentes,  
L'un est majestueux encor dans son déclin,  
Sa barbe à flots d'argent se répand sur son sein,  
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse  
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse.  
Sa marche est assurée, et son auguste front  
Du tems et du malheur semble braver l'affront.  
Son fils est dans sa fleur, mais de l'adolescence,  
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance ;  
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton,  
Le duvet de la pêche ombrage son menton,  
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race,  
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.  
Tous deux, lorsque le soir tempéroit les chaleurs,  
Au repos de la nuit abandonnant leurs fleurs,  
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales  
Et du peuple, et des grands les discordes fatales ;  
Comment au bruit confus de mille affreuses voix  
Le crime ensanglanta la demeure des rois,  
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.  
Le vieillard les pleuroit, mais sous ses toits champêtres  
Tranquille, il étoit loin d'envier leur splendeur,  
Tel n'étoit point son fils ; un instinct de grandeur

Quelquefois dans son âme éveillait un courage,  
 Au dessus de son sort, au dessus de son âge.  
 Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,  
 A son labour champêtre il se plaisait encor.  
 Tel un jeune arbrisseau qui sur les vastes plaines,  
 Doit déployer un jour ses ombres souveraines,  
 Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel  
 Foible se cache encor sous l'abri paternel.

Au centre du jardin est un autel champêtre,  
 Là, tous deux des saisons ils adoroient le maître,  
 Un soir après avoir fini leurs doux travaux,  
 Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,  
 Au pied de cet autel couronné de guirlandes,  
 Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes.  
 L'air étoit en repos, les rayons du soleil,  
 Glissant obliquement de l'occident vermeil  
 Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante ;  
 Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante,  
 A peine recueilloient quelque souffle de vents ;  
 La vague, avec lenteur, rouloit ses plis mouvans ;  
 Enfin tout étoit calme, et la nature entière,  
 Sembloit avec plaisir écouter leur prière.  
 Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté ;  
 Par les voutes d'un temple il n'est point arrêté ;  
 Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure  
 Formoient, de mille odeurs l'encens de la nature.  
 Le vieillard le premier au maître des humains  
 Levoit en suppliant ses vénérables mains ;

Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire ;  
Sur ses levres erroit un auguste sourire ;  
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux ;  
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des Dieux.  
Soixante ans de vertu recommandent le père ;  
L'innocence du fils protège sa prière.

Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel ;  
Et dans le même instant au pied du même autel,  
Tout l'Olympe attentif contemploit en silence  
Le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance.

Voilà que tout-à-coup résonne aux environs  
L'éclatante trompette et les bruyans clairons.  
Une troupe guerrière entoure cette enceinte ;  
Le jeune Abdolonime a tressailli de crainte,  
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas ;  
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,  
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille.  
Il dit ; reste à l'autel, et demeure immobile.

Mais la trompette sonne une seconde fois,  
Et l'écho roulé au loin prolongé dans les bois.  
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre.  
Fatigué de marcher sur des palais en cendre,  
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,  
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.

Des portes du jardin les pilastres rustiques,  
N'offroient point des palais les marbres magnifiques,  
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés.  
Ces lieux d'un verd rempart étoient environnés,

Et le mûrier inculte, et la blanche aubépine,  
 Ensemble composoient leurs murs tissus d'épine,  
 Alexandre s'arrête, et ce triomphateur,  
 Qui des plus fières tours abaissa la hauteur,  
 Contemple avec respect cette foible barrière ;  
 Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;  
 Il porte dans l'enceinte un pas religieux,  
 Et craint de profaner le calme de ces lieux.  
 A peine il les a vu, ses passions s'appaisent,  
 Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,  
 Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,  
 La nature un instant, a repris tous ses droits.  
 Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche :  
 Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche ;  
 " Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur ;  
 " A terrasser les rois je mettois mon honneur.  
 " Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore.  
 " Ton sang regna jadis, il doit regner encore,  
 " Sors de l'obscurité ; les peuples et les rois,  
 " Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.  
 " Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,  
 " C'est le prix le plus doux qu'attendoit ma victoire ;  
 " Viens donc ; tout te rappelle au rang de tes ayeux,  
 " Tes vertus et ton peuple, Alexandre et les dieux.  
 " Ainsi ta main toujours dispose des couronnes,  
 " Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,  
 " Répondit le vieillard, et de tes fières loix  
 " Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois.

“ Eh bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;  
“ Pour le rendre à mon fils, je reprends mon empire,  
“ Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,  
“ Contemple cet asile, et conçois mes regrets,  
“ Permits donc qu’en ces lieux le sommeil des chaumières,  
“ Pour cette nuit du moins, ferme encor mes paupières,  
“ Et qu’en ce doux abri prolongeant mon séjour,  
“ Je dérobe aux grandeurs le reste d’un beau jour ;  
“ Demain à mes devoirs je consens à me rendre. ”

Cette noble fierté plait au cœur d’Alexandre ;  
Mais durant leurs adieux, le fils dans le jardin  
Ayant cueilli des fleurs qu’entrelasse sa main,  
A ces lauriers cruels qu’ensanglanta Bellone,  
Demande à marier sa modeste couronne.  
Le héros lui sourit, et ce front triomphant,  
Se courbe avec plaisir sous la main d’un enfant.  
Il le prend, il l’embrasse, et fixant son visage,  
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage.  
Il part enfin, s’éloigne, et s’arrache a regret  
A ce couple innocent qu’il envie en secret.  
Il s’éloigne indigné de sa grandeur cruelle,  
Qui traîne le ravage et le deuil après elle ;  
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur  
Qu’il a conquis le monde, et perdu le bonheur.  
Mais ce jour le console, il éprouve en lui-même  
Ce plaisir pur qui fuit l’orgueil du diadème,  
Qu’ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,  
Fier d’un plus beau triomphe et plus grand à ses yeux.

Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente,  
Il court de fleur en fleur, erre de plante en plante,  
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur  
Recueille avidement un reste du bonheur.  
A peine l'horison avoit rougi l'aurore,  
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore :  
Je vais regner, dit-il, et ce terrible emploi,  
Mon fils, après ma mort retombera sur toi  
Que je te plains ! Ces bois, ces fleurs sujets fidelles,  
Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles.  
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui !  
Viens donc, ô cher enfant ! viens, ô mon doux appui !  
Du malheur de regner, viens consoler ton père.  
Et vous objets charmants, toi cabane si chère,  
Vous, que je cultivois, vergers délicieux,  
Arbre que j'ai planté, recevez mes adieux.  
Hélas ! coulant ici mes heures fortunées,  
Heureux, par vos printems je comptois mes années ;  
Ces fastes valoient bien les annales des rois,  
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes loix,  
Et me dédommageant de vos pures délices,  
Par le bonheur commun payer mes sacrifices.  
Il dit ; promene encor ses regards attendris  
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,  
Et part environné d'une brillante escorte ;  
Mais du palais à peine il a touché la porte,  
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur,  
Dans un confus transport de joie et de douleur,

En silence il parcourt le séjour de ses pères  
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères.  
Leur ombre l'y poursuit ; il pense quelquefois,  
Entendre au tour de lui leur gémissante voix ;  
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes  
Achèvent d'effacer la trace de ces crimes.  
Il regne ; l'équité préside à ses projets ;  
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets ;  
Cependant quelquefois, loin du monde profane,  
Il revient en secret visiter sa cabane ;  
Revient s'asseoir encor au pied de ses ormeaux,  
De ses augustes mains émonde leurs rameaux ;  
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,  
D'un bonheur qu'il n'a plus adòre encor l'image.

FIN DU QUATRIEME CHANT.









2988

no/4

